

SALUT ! ÇA VA ?

Quand les pierres nous racontent l'Histoire...

Photo: Igor Pavlov



ÉDITO / OLGA KUKHARENKO

Nos chers lecteurs,

Ce numéro de décembre 2018 vous parvient au moment où l'irrésistible magie de neige offre à nos villes et villages une aura particulière. Couverts d'un manteau blanc, ils nous portent à rêver des merveilles que nous attendons toujours la veille du Noël et du Nouvel An.

Et nous, faisons un improbable voyage préparé par nos correspondants. Partons chez eux, vers les endroits chers à leurs cœurs. Entrouvrons quelques pages « du grand livre de l'humanité » que Victor Hugo appelait l'architecture. Simples habitats ou monuments, ces témoins de l'histoire nous font découvrir des génies du passé, des messages laissés par nos ancêtres. L'architecture crée l'image de chaque nation, et les hommes, inspirés par l'amour de leur patrimoine national, la perpétuent dans le temps.

Dans ce numéro consacré à l'architecture, nous donnons la parole à Adam, un jeune élève algérien parlant d'une mosquée dans son village ; à Gleb, un élève bélarusse installé en France partageant sa découverte de la région Franche-Comté ; à Marija une chercheuse serbe présentant l'exposition de l'architecture socialiste yougoslave exposée à New-York ; à Philippe, un réalisateur ayant filmé la gare de Vladivostok ; à Yana, dramaturge et enseignante, exposant ses recherches sur les toutes premières constructions en bois et en pierre à Blagovestchensk ; à Svetlana, enseignante, soulevant le problème de la sauvegarde des cimetières et des tombeaux militaires russes en France ; Daria, jeune artiste, vous emmenant dans la belle région d'Ardeche en France, Yu Kexin, étudiante, nous faisant découvrir le Temple de Confucius à Nanjing... Et moi, je vous parlerai des gares de Russie, les plus insolites et les plus belles sans pouvoir pour autant en faire une présentation complète.

Et surtout, regardez la une de la couverture ! Ce n'est ni Paris, ni Saint-Petersbourg, c'est une des plus belles façades de ma ville de Blagovestchensk. C'est l'ancien Maison du commerce « Chourine et Co » construite à la fin du XIX siècle, devenue aujourd'hui - le centre d'éducation culturelle pour les enfants.

Bonne lecture, chers lecteurs !

Bonne Année 2019 !

JOURNÉE PÉDAGOGIQUE 2018

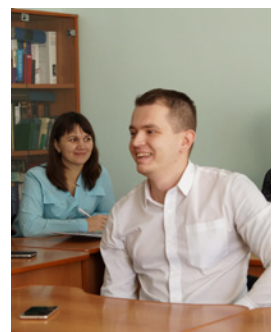


Le 23 novembre une journée pédagogique pour les enseignants de français de la région Amourskaya s'est tenue à l'Université pédagogique de Blagovestchensk. Les collègues des écoles de la ville de Blagovestchensk (5, 27, lycée BSPU, lycée 6, lycée 11, gymnase Alekseevskaya), de l'école 7 de la ville de Tsiolkovski et des écoles de langues privées y ont participé.

Chaque année cette journée est l'occasion de réunir les collègues pour l'Assemblée générale de l'Association des enseignants de français de la région de Amourskaya. Nous avons traditionnellement résumé les résultats de l'année écoulée, planifié les événements pour la prochaine année et discuté de futurs projets communs.

Elena Seyitmedova, enseignante à Tsiolkovski, a partagé avec ses collègues les connaissances et l'expérience acquises lors du stage BELC à l'Université de Nantes en France cet été, pour lequel elle a bénéficié d'une bourse du gouvernement français.

La réunion de cette année s'est déroulée en mode plutôt positif vu les nouvelles qui arrivent des écoles de la région. L'enseignement du français semble prendre de l'ampleur peu à peu grâce aux nouveaux standards nationaux mis en place dans les établissements scolaires. Le français en seconde langue serait introduit dans les programmes éducatifs dès la rentrée prochaine à partir de la classe de 5e. Ceci ne peut que nous réjouir et enthousiasmer et permet de regarder avec plus d'espoir dans l'avenir du français dans la région. Inspirés par les perspectives allégées, nous avons planifié beaucoup d'actions pour l'année 2019 et attendons déjà avec joie la prochaine rencontre dans le cadre de la semaine de la Francophonie en mars 2019 qui sera consacrée à l'Année du Théâtre annoncée par le Président de Russie Vladimir Poutine.



ISSN 2500-4069
Porté au registre sous
ПН № ФС77-63908
№ 52 Décembre 2018

Rédaction :
Olga Kukharenskaia à Blagovestchensk ;
Anne-Marie Guido à Nantes, Irina Korneeva
à Paris, Sébastien Cordrie à Rennes, Laëtitia
Giorgis à Valence.
Design : Leonid Balanev
Mise en page : Mikhail Kobzar à Moscou
Imprimé à l'imprimerie de l'Université
pédagogique d'État de Blagovestchensk

Adresse :
104, rue Léning, Blagovestchensk,
région Amourskaya, 675000
Publié le 30 Décembre 2018
Tirage 250 exemplaires
Fondateur :
@Université pédagogique d'État de
Blagovestchensk

Licence : JIP № 040326 datée du 19
décembre 1997
Maison d'édition de l'Université pédagogique
d'État de Blagovestchensk
salutcava2004@gmail.com
aefra.wordpress.com/salut-ca-va/
facebook.com/salutcavablag

Franche-Comté – région de l'Amour : en mode amical



Lycée BGPU. Blagovetchtchensk.

Lorsqu'un de nos étudiants est sélectionné en tant qu'assistant de la langue russe en France, nous sommes heureux pour deux raisons. D'abord pour une opportunité exceptionnelle qu'offre ce programme aux participants : se réaliser professionnellement en enseignant sa langue et en apprenant sa culture aux jeunes français. Et de plus, cette présence de notre collègue au sein d'un établissement secondaire français nous permet de réaliser des échanges entre nos élèves toujours enrichissants et passionnants.

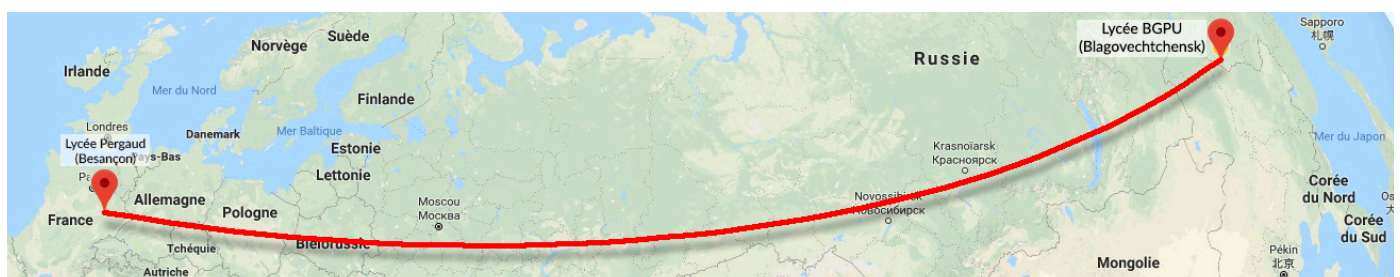
Ainsi, à la rentrée 2018 nous avons lancé un projet « Franche-Comté – Région de l'Amour : en mode amical », grâce à Youlia Titova qui vient de terminer ses études à l'Université pédagogique de Blagovetchtchensk et qui travaille aujourd'hui dans



Lycée Louis Pergaud. Besançon.

trois établissements de Besançon. Il s'agit d'un projet franco-russe avec la participation des élèves russes étudiant le français (lycée BGPU, école de Tsiolkovski) et les élèves français étudiant le russe (collège Victor Hugo et lycée Louis Pergaud). Ils ont déjà fait connaissance en échangeant des petites vidéos en langues qu'ils apprennent, se sont posé des ques-

tions et même se sont souhaité Joyeux Noël en chansons. Évidemment, l'objectif est d'introduire un élément créatif dans l'apprentissage des langues. Mais nous voyons aussi combien c'est motivant et encourageant pour les élèves ! Suivez nos actualités et vers la fin de l'année scolaire nous vous parlerons du projet en détail.



Vladivostok, là où démarre le Transsibérien

« Certains hommes ont éprouvé, en descendant du train ou de l'avion sur une terre étrangère, le sentiment d'arriver chez eux. Quelque chose dans l'air flottait de familier. Leur voyage était censé constituer une découverte, il se mue en retrouvailles. Le voyageur comprend alors que la mélancolie qui l'étreignait était la nostalgie d'un lieu dont il ne savait rien mais qu'il avait espéré sa vie entière... »

Sylvain TESSON, préface au livre

« Vladivostok. Neiges et moussons » de Cédric GRAS



IRINA KORNEEVA
Journaliste
Paris
(France)

Ils sont de plus en plus nombreux ces hommes et ces femmes, voyageurs, journalistes et réalisateurs qui tombent, chacun à sa façon, amoureux non pas de la dorure de Moscou, mais des fins fonds russes : Sylvain TESSON, Cédric GRAS, Olivier ROLIN, Sybille d'ORGEVAL, et bien d'autres encore... Nous vous les avons présentés au fil des années sur les pages de « Salut ! Ça va ? » et nous les suivons régulièrement, de loin ou de près, mais toujours avec autant de curiosité : « que raconteront-ils encore d'étonnant sur notre chez nous » ?

La pléiade s'enrichit de nouveaux noms. Aujourd'hui, mon interlocuteur est Philippe MAC GOW, un réalisateur né à Madagascar, habitant de Paris, amoureux de la Russie et connaisseur de... la gare de Vladivostok. Directeur de la société Pronto Prod, et auteur d'un documentaire « Vladivostok, l'aube se lève sur la Russie », il a parlé du point de départ du très célèbre Transsibérien comme si lui-même était origi-

naire de ce « terminus d'un rêve » et avait connu certains habitants depuis des décennies... Son film explique non seulement l'histoire d'un édifice pour lequel le dernier tsar russe Nicolas II y a posé en personne la toute première pierre. Il nous esquisse avec poésie les portraits des habitants, des immigrants de la Corée du Sud voisine, des étrangers venus du monde entier pour y traverser en train le plus grand des pays. Son histoire raconte Vladivostok à travers des dizaines de visages qu'un voyageur venu de loin a réussi à capter et à nous les présenter dans toute leur intimité. C'est un grand talent.

La toute première projection publique de « Vladivostok » s'est tenue en novembre dernier à la SCAM (Société civile des auteurs

multimedia). Cette salle située en pleine cœur de Paris a accueilli des spectateurs français dans sa majorité qui ont applaudi avec enthousiasme le réalisateur et toute son équipe. Tout en me trouvant parmi eux, j'écoutais les souvenirs des collègues de Philippe MAC GOW et m'imaginai déjà qu'un jour « Vladivostok » soit applaudi par des milliers de téléspectateurs qui passeront une soirée dans leurs canapés, chez eux, en train de vivre un voyage lointain, là où démarre le Transsibérien...

Philippe, qui ou quoi exactement était à l'origine de ce film ?

Ce film fait partie d'une série de documentaires sur les gares centrales dont l'idée existe de comprendre comment existe une ville à partir de sa gare. C'est Jean-Thomas Renaud, l'auteur de cette série, qui est venu vers moi avec une proposition de réaliser un documentaire sur la gare de Mumbai parce que celle-ci est un condensé et un reflet de l'Inde. Suite à la diffusion de ce premier film et à son succès, on a décidé de se tourner vers d'autres destinations. Moi, j'ai voulu absolument parler de la Russie parce que je considère que la gare dans le monde russe a une place un peu à part. C'est ce qu'on a essayé de montrer à travers du



film. Je voulais surtout promouvoir mon amour de la Russie. Le but n'était pas de faire un film pour dire que du bien, mais plutôt expliquer la complexité de la Russie aux Occidentaux qui trop souvent ont une image trop politisée voire un peu noire de ce pays. À mon sens c'est une culture qui a énormément de choses à dire dans notre monde actuel de part cette générosité et non-conformité dans la manière de se comporter des gens, ce qui pour moi est un trésor qu'il faut conserver. Le fait d'en parler à travers d'un film, c'est presque une quête idéologique de savoir : comment est-ce que dans un monde qui va dans un sens absolument unique, des personnes ont encore des choses différentes à dire.

Comment avez-vous repéré Vladivostok ?

On est évidemment dans l'imaginaire du Transsibérien. Pour nous tous, ainsi que pour les écrivains français qui ont penché là-dessus encore davantage, je pense notamment au livre d'Olivier Rolin et également à celui de Cédric Gras, c'est un imaginaire, c'est un bout du monde alors qu'en réalité c'est le début ! C'est le début du Transsibérien.

C'est en plein hiver que vous êtes partis tourner votre film. J'imagine que c'était absolument voulu : voir la neige, vivre le froid – ces fameux « moins trente degrés à l'extérieur ».

Oui, c'était évidemment voulu que ce soit l'hiver, parce qu'effectivement, au départ, j'avais peur d'être un peu « sec » sur l'histoire de la gare. Je ne suis pas un grand passionné des trains, j'aime les trains pour l'imaginaire, pour l'aventure, mais j'avais peur d'être un peu « léger » concernant les choses à dire sur les wagons, les trains, une gare, et je me disais que l'hiver au moins les trains doivent être immobilisés (sourire) et il doit s'y passer quelque chose. Tous les jours nous avons prié avec Jean-Thomas pour qu'il neige....

Heureusement pour vous, il avait bien neigé...

Il a énormément neigé ! (Rire) C'était l'hiver le plus froid depuis quinze ou vingt ans. C'était magnifique !



Combien de temps avez-vous passé sur place ?

On y a passé presque trois semaines. Cela pourrait paraître beaucoup, mais on avait pas mal d'autorisations à avoir. Or, il se trouve que comme par hasard pour la Russie il faut obtenir encore plus d'autorisations que dans d'autres pays. La preuve qu'il n'y a pas de pot-de-vin, de l'argent noir, etc... Le temps de mettre tous ces partenariats en place, notamment avec l'Alliance Française de Vladivostok, avec les gares, et les services des gares fait que c'est beaucoup plus procédurier que pour un autre pays... En plus les gares sont des endroits sensibles au niveau de la sécurité et pour un tournage comme celui-ci, ça se prépare quasiment un an à l'avance. On a commencé par faire une démarche auprès du Ministère des transports. Pour une petite anecdote, avec la personne du Ministère, on a commencé par parler des papiers et on a terminé par discuter sur l'œuvre de Tolstoï, de Gogol, des films, de

la littérature. Ça, c'est assez précieux pour moi, cet échange qui peut exister avec les autorités officielles.

Une fois sur place, étiez-vous bien aidés par les municipalités, par les associations et les habitants de Vladivostok ?

Vous savez, oui, puisque pour la plupart d'entre eux, ils ont l'habitude d'avoir des personnes qui viennent pour le Transsibérien.

Donc vous n'étiez pas les premiers....

Non, en revanche, les personnes qui s'intéressent uniquement à la gare, il n'y en a pas beaucoup parce pour parler pendant 50 minutes de la gare il faut de la matière. Du coup, on a eu de l'aide intellectuel et logistique. Nous n'avons pas eu d'aide financière mais ce n'est pas ce qu'on cherchait non plus. De plus, nous avons eu beaucoup de joie à parler avec des personnes de Vladivostok qui voulaient enfin mettre en lumière leur gare.





Dès qu'on allait voir les gens en leur disant qu'on faisait le film sur la gare, ils nous entraînaient chez eux : « regardez, je fais les dessins de la gare et suis son évolution depuis 40 ou 50 ans » ... Vous savez, certains personnages étaient prévus à l'avance et d'autres, ont été trouvés par le hasard des rencontres. J'ai l'impression qu'en Russie tout le monde a un talent caché soit littéral, soit artistique, soit musical, et au fur et à mesure des rencontres, effectivement, si on prend le temps d'écouter, comme je le dis dans le film, on peut raconter des tas de choses sur chacun des habitants.

Je suppose que tout ne soit pas dans le film, il y a sûrement des choses qui sont restées derrière la caméra. Des anecdotes et des scènes qui pourraient vous servir pour un making-off.

Les anecdotes making-off c'est que Vladivostok est une ville où il y a une grande vie nocturne. Elle existe l'été mais pas l'hiver. Pourtant, pendant le tournage on n'arrivait pas à aller se coucher avant 2h ou 3h du matin pour reprendre le lendemain à 6h ou 7h. Il y a un tel engouement pour les visiteurs qui est radicalement différent d'autres villes de la Russie où l'on ne ressent pas cet accueil de l'étranger. Là-bas, avec Jean-Thomas, on était sur la route, on demandait la

direction, les gens nous disaient « je vous emmène ». Et ils nous emmenaient, ils nous faisaient faire 5 ou 10 km en voiture rien que pour nous faire visiter et découvrir les endroits cachés. D'autres Russes nous disaient que c'était parce qu'on était étrangers. Je ne suis pas sûr.

Si si, je pense aussi que chez les Russes il y a toujours cette admiration pour les cultures différentes et que, quand on apprend que vous venez de loin, on est prêt à vous aider tout de suite.

C'est ça. Ce qu'on s'est dit aussi c'est que comme Jean-Thomas avait un petit chapeau en laine rouge et les lunettes rondes, il ressemblait à Cousteau. Et le nombre de fois où on marchait dans la rue, les gens lui disaient « Cousteau ! Cousteau ! » (rire)...

Pour parler des difficultés, j'imagine qu'il y en avait plein...

On avait quelques difficultés au niveau des autorisations, notamment pour filmer le dépôt des trains parce qu'on y avait uniquement des autorisations partielles. Mais là on travaillait avec l'Alliance Française dirigée par Eléna Nikitina et une autre personne - Eléna Terenetskaya qui a participé dans toutes les négociations parfois par absurde en essayant de mettre en avant la fierté des gens

en disant « ok, on n'a pas l'autorisation, mais imaginez, on va ramener le film, on va avoir l'interview de vous dans votre bureau, cela vous intéresse ? » D'ailleurs, quelque fois les choses se mettaient en place naturellement, par exemple, pour trouver une hôtesse dans le Transsibérien, en échange dans beaucoup d'autres pays il aurait fallu avoir les coordonnées de la personne ou une autorisation signée. Là, on arrive, on s'adresse à deux hôtesse, la deuxième voulait bien parler, on part ensemble et elle nous raconte toute sa carrière...

Et financièrement parlant, passer trois semaines dans un pays étranger, se payer les billets d'avion, se loger et se nourrir sur place, c'est un budget à prévoir. Vous vous en êtes bien sortis ?

Il faut voir ce qu'on veut faire. Nous, notre passion c'est de faire des films sans que cela nous coûte de l'argent et si le film est réussi, on puisse le vendre. Le financement vient de la chaîne de télévision. Concernant notre budget, on se débrouille avec pas grand-chose et on vit comme les habitants. D'après notre expérience, quand on part au tournage avec trop de moyens, on est isolé dans un hôtel, on perd cette immédiateté, ce contact, par exemple, au supermarché : on peut rencontrer des gens,



on ne comprend rien, tout cela rend des choses fatigantes parce qu'il n'y a pas de coupures, mais c'est comme ça qu'on rencontre une culture.

Après la présentation à Paris, votre film va continuer à vivre. Qu'est-ce que vous avez prévu pour le faire connaître ?

On a la chance d'avoir trouvé un très bon distributeur anglais passionné des trains. Figurez-vous, sur la chaîne de diffusion, « Voyage », il y a en ce moment quatre séries sur les trains ! Donc on peut constater une réelle pas-

sion dans le monde pour les gares. Je pense que dans la perspective de deux ans et même avant, le film deviendra très rentable.

Et je sais que vous faites régulièrement des festivals de film.

Oui, on est allé au grand festival du film asiatique de Vladivostok pour y présenter le film qui a fait trois salles pleines. On a un festival du film asiatique en France, à Vesoul, pour lequel le film a été sélectionné.

C'est déjà le deuxième film sur la Russie que vous réalisez...

Un troisième (sourire). Je viens de terminer un autre film, de trois heures sur une région particulière en Russie - l'Oural avec la ville de Nijniy Taguil. Il s'agit d'une histoire personnelle qui s'apparente presque à un roman mais qui reste un documentaire. Mais je vous n'en dirais pas plus pour le moment. Je ne pense pas qu'on le verra un jour en France parce que c'est un film intime et très personnel... et très beau. Je ne le diffuserai pas de manière large, je le garderai pour certains festivals, pour la diffusion auprès de personnes qui peuvent être touchées par ce film. Et, surtout, je veux le montrer en Russie. Il s'agit du hasard d'une rencontre qui amène le réalisateur depuis Moscou dans une ville oubliée, apocalyptique, raillée... Après avoir vu

ce film, trois heures après, tous les Russes auront l'interdiction de dire le moindre mal de cette ville. Et je ne pense pas qu'au fond d'eux ils réussiront encore à se moquer de Nijniy Taguil. C'est grâce à son habitante Ekaterina que j'ai rencontrée au Festival de Moscou que la Russie s'est ouverte pour moi. C'était il y a deux ans.

Seulement deux ans ?! Je croyais que pour pouvoir parler d'un pays avec autant de tendresse et avec une telle connaissance, il fallait y avoir voyagé pendant de longues années...

J'ai travaillé à des projets d'écriture, mais ils ne m'ont jamais donné l'autorisation d'aller visiter la Russie. Ce qui m'a aidé au départ c'est toute cette culture que vous diffusez et qui ne ressemble à aucune autre: des films et des romans... La Russie est pour moi une fascination, c'est une histoire d'amour immédiate et quand on est réalisateur de films, il est impossible d'aller dans un pays sans avoir de matière. Au début, je tournais tout autour de la Russie : je suis allée en Ouzbékistan, en Lettonie pour enfin atterrir à Vladivostok. Une gare de départ du Transsibérien, comme je vous l'ai dit au début, et non pas un terminus (sourire).

→ irinadeblago@gmail.com



Photos : Pronto Prod



Les gares russes



La gare Vitebsky à Saint-Pétersbourg



OLGA KUKHARENKO
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovechtchensk
(Russie)

*La gare est un lieu des au revoir
des débuts et des espoirs,
des changements et des chagrins
des belles rencontres et des peines...*

La gare est un lieu particulier pour la ville. Elle est un concentré d'émotions tellement diverses, mais toujours d'une intensité exceptionnelle. Le quai d'une gare, c'est le lieu des preuves d'amour les plus intenses qui soient et les plus dépourvues d'artifice. On dit que les gares ont vu les émotions les plus vives et les plus sincères qu'aucun autre lieu sur la terre.

Moi, j'ai quitté une petite ville d'Amoursk il y a 25 ans pour aller étudier à Blagovechtchensk. Je m'y suis installée pour y vivre et une fois par an je reviens voir mes parents en faisant le voyage en train de 1400 km. J'ai appris à ne plus pleurer sur le quai de la gare en les quittant seulement une vingtaine d'années plus tard. Je me souviens du mal aigu déchirant le cœur et de la gorge serrée qu'accompagnaient toujours les adieux devant mon wagon...

Voilà pourquoi un jour, en lisant le livre de Cédric Gras « Vladivostok, neiges et moussons » j'ai réalisé si clairement que dans notre immense pays la gare est vraiment un univers à part. Ce fut comme un choc et à la fois un bonheur pour moi : mon ami français a pu sentir si finement mon âme et ceux de tous les Russes. Je le lisais tellement émue : « Les quais de gare d'Eurasie sont comme ceux des ports d'autrefois où une foule dense saluait l'arrivée et pleurait les départs des paquebots. [...] J'ai vu des couples se dire adieu pour la vie, des amoureux escalader les wagons

pour un dernier baiser à travers la partie supérieurs des fenêtres. J'ai vu la distance séparer les gens les plus proches, mille drames se jouer au sifflement d'un train, ainsi qu'aurait sifflé une balle tirée par le destin, car c'était comme une mort, pire, une disparition. [...] Les Russes n'aiment pas beaucoup les adieux, plus que personne ils savent que les immensités terrestres séparent aussi bien que les océans... »¹

En Russie il y a 348 gares², petites et grandes, belles et ordinaires, célèbres et inconnues. Certaines villes en possèdent même plusieurs. A Moscou, par exemple, il y en a neuf. De nombreuses gares en Russie possèdent une grande valeur historique et culturelle.

Je vais vous parler des gares les plus insolites et les plus belles de Russie.

LA PLUS ANCIENNE GARE DE RUSSIE

La gare Vitebsky à Saint-Pétersbourg est reconnue comme la plus ancienne et la plus belle de Russie. C'est d'ici que parti le tout premier train avec des passagers le 30 octobre 1837. Elle doit son nom à la station terminale Vitebsk de cette première époque. Avec le remplacement du bâtiment en bois par celui de pierre en 1849, c'est devenu la gare que nous voyons aujourd'hui. Sa coupole originale, sa tour d'horloge et son intérieur majestueux ont ravi les contemporains en 1904. Cette gare fascine toujours tout le monde à tel point qu'elle sert de lieu de tournage des films. Elle attire comme un musée historique d'une beauté extraordinaire.

De plus, en 1987, une maquette de train avec la locomotive Provorny a été installée dans un pavillon en verre spécial. C'est le train qui a effectué le premier voyage de Saint-Pétersbourg à Tsarskoïe Selo en 1837.

Le 30 octobre 2007, en l'honneur du 170^e anniversaire des chemins de fer russes dans le phare de la gare, un monument dédié à F. A. Gerstner, ingénieur autrichien et constructeur du premier chemin

de fer russe, a été inauguré. Une plaque commémorative sur la façade du bâtiment est également dédiée à Gerstner et à la locomotive Agile.

En août 2014, un monument aux héros de la Première Guerre mondiale a été inauguré à l'entrée de la gare.

LA GARE DE KIEV À MOSCOU



La gare de Kiev à Moscou est un monument célèbre de l'architecture et de l'ingénierie. La décision de construire la station a été prise en 1912, année du centenaire de la bataille de Borodino. Il a été décidé de marquer cette date par la construction de la route dans la direction de Borodino.

A cette époque, la station reçut le nom de Bryansk et le conserva jusqu'en 1934. La guerre patriotique de 1812 se reflète à la fois dans l'architecture de la gare et dans de nombreuses peintures et sculptures à l'intérieur du bâtiment.

LA GARE BELORUSSKY À MOSCOU



Dans les années 1860, lorsque la voie ferrée fut construite au même moment entre Moscou et Smolensk, cette gare reçut des noms successifs : elle s'appelait Smolensk, puis Brest, Aleksandrovsky et Biélorusso-Baltique. L'ingénieur Ivan Strukov a érigé en 1912 un bâtiment remarquable de style néoclassique, avec des éléments d'empire et de gothique. L'aspect unique de la station attire également les cinéastes.

Les pilotes Valery Chkalov et Mikhail Gromov, les chercheurs du pôle Nord dirigés par Ivan Papanin, des délégations étrangères et, bien sûr, les soldats vainqueurs en 1945 ont été accueillis à la gare de Belorussky. En 1941, les trains militaires partaient d'ici au front et la chanson « La guerre sacrée » y a retenti

pour la première fois. Dans le bâtiment de la gare il y a une salle militaire et un musée.

La station a toujours été bien équipée techniquement. Au début du 20ème siècle, c'est à la gare de Belorussky que les premiers distributeurs de billets ont été installés. C'est d'ici qu'on peut partir pour Varsovie, Berlin, Paris, Nice. Elle représente une fenêtre de Moscou sur l'Europe.

MOUROM



La gare de Murom est l'une des cartes de visite de la ville. Un joli petit bâtiment centenaire ressemble à un « teremok » confortable. La station a été construite par l'architecte Modest Durnov au début du 20ème siècle. Le projet fut exécuté dans un style néo-russe inhabituel: il y a des motifs kokoshniki, des tourelles à facettes sur les bords, des baies vitrées et des porches. Il n'est pas étonnant que le bâtiment de la gare de Murom soit classé monument architectural.

Un musée peut se visiter au sein de la gare et raconte son histoire, sur la place Privokzalnaya, trône une locomotive de la série L-2248 construite en 1953, devant laquelle les touristes aiment se prendre en photo.

LE VIEUX OSKOL



La station le Vieux Oskol a été ouverte en 1897. Elle a acquis une grande renommée grâce à la « Route du courage », la ligne de chemin de fer Vieux Oskol - Rjava, construite en 32 jours en 1943 lors de la préparation de la bataille de Kursk. Grâce à ce chemin de fer, les troupes soviétiques ont reçu plus rapidement des cargaisons, du matériel et des munitions sur la ligne de front.

Le bâtiment de la gare du Vieux Oskol est très inhabituel. Du côté de la ville (la gare est située à la périphérie) c'est un bâtiment à quatre étages avec un toit plat. Du côté des voies ferrées on voit un bâtiment avec un toit en pente. La gare du Vieux Oskol a été reconstruite en 2009. L'intérieur est décoré de marbre.

SLUDIANKA



La gare de Sludianka ouvre 200 kilomètres de voies ferrées à l'est du Baïkal. La ville de Sludianka doit son nom aux gisements de mica découverts ici au milieu du XVIIIe siècle. Le statut de la ville ferroviaire Sludianka fut acquis avec le début de la construction du chemin de fer autour du Baïkal en 1899, au moment même de la planification du projet de la gare.

Les architectes italiens ont choisi comme matériel le marbre de Baïkal non poli, blanc et rose. Le bâtiment de la gare de Sludianka est vraiment unique : c'est le seul en Russie entièrement en marbre.

LIPETSK



La gare de Lipetsk est considérée comme un monument remarquable du futurisme soviétique. Aux yeux des architectes, les villes du futur allaient avoir ces caractéristiques. Elle impressionne de plus par la peinture murale située à l'intérieur.

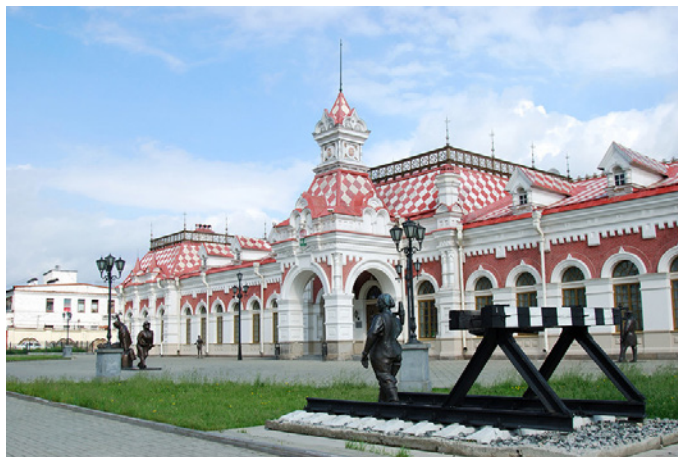
Au début du XXIe siècle, la station fut reconstruite et ouverte le 16 juillet 2003. Pendant les travaux, les façades ont été repeintes, le mécanisme d'horloge de la tour a été réparé et de nouvelles fenêtres de couleur dorée ont été installées.

SOCHI



Sochi est l'une des plus grandes stations de la région de Krasnodar. La gare de Sochi a été construite dans les années 1950 et recrée l'atmosphère d'un conte oriental. Le bâtiment rappelle les motifs architecturaux orientaux mais c'est un exemple classique de l'architecture soviétique. Le magnifique bâtiment de la gare de trois étages est orné d'une tour de 55 mètres avec une flèche, un des symboles de la ville. Cette tour est ornée d'une horloge dont le cadran est décoré de signes du zodiaque. L'intérieur de la gare est décoré avec des stucs et des abat-jours peints. Dans une des cours italiennes avec des fontaines il y a une sculpture « La jeune fille à la cruche », des fleurs, des palmiers, beaucoup d'air et de lumière. On se croirait dans un palais de Khan ou de Sheik.

EKATERINBOURG



La gare d'Ekaterinbourg est la plus grande de Russie après ses homologues de Moscou et de Saint-Petersbourg. Cette gare a été mise en service en 1878 lors de la construction du chemin de fer transsibérien. L'ancienne gare est située à côté de la nouvelle, elle abrite le musée de l'histoire, des sciences et de la technologie du chemin de fer de Sverdlovsk. Sur la place devant le bâtiment se trouve un monument commémorant les soldats de chars et les ouvriers de l'arrière-front.

Le nouveau bâtiment a été construit en 1914. En 1939 et plus tard dans les années 60, le deuxième étage, la colonnade, de nouveaux locaux ont été construits. En 2001, une reconstruction complète a

été réalisée. Au cours de la rénovation des fresques sur les principaux événements de l'histoire de l'Oural sont apparues dans les salles d'attente : exploration de la Sibérie, la foire Irbit, le moteur des frères Cherepanov, l'exécution de la famille royale, la construction d'Ouralmash, etc.

SAMARA



La gare de Samara a été construite en 2001 au lieu de l'ancien bâtiment de 1876. C'est la plus haute gare de l'Europe. Sa hauteur avec la flèche est de 101 mètres.

Au quatrième étage (équivalent du dix-huitième étage d'un immeuble ordinaire), à une altitude de 95 mètres, se trouve une plate-forme d'observation. De là, une vue superbe ouvre sur la ville, les montagnes Zhiguli et la Volga. Au deuxième étage il y a un musée historique du chemin de fer Kuibyshev.

PSKOV



La gare de Pskov a accueilli le premier train en 1859. À travers elle, des trains ont été acheminés vers Varsovie, Riga et d'autres villes européennes. Il est curieux de constater que, selon le projet initial, les deux façades étaient sans fenêtres, il n'y avait que 76 portes. Les gares de Vladimir, Vilnius et Daugavpils ont été construites selon le même projet.

C'est à la gare de Pskov qu'un événement historique important a eu lieu. Une plaque commémorative sur le bâtiment en témoigne: «Le 2 (15) mars 1917, à 15 h 05, à la gare de Pskov dans le train de tsar, l'Empereur Nikolay II abdiqua la couronne de l'État russe et déposa le pouvoir suprême.» ». Sur la place devant la gare une chapelle royale est construite.

OMSK



La gare d'Omsk est la plus éclectique : le modernisme soviétique, le constructivisme et le néoclassicisme sont mélangés. Celui qui a vu le bâtiment de la gare à la fin du 19ème siècle ne l'aurait pas reconnu aujourd'hui. Il a été reconstruit à trois reprises. Mais si vous entrez à l'intérieur de la gare vous vous trouverez dans un palais presque royal.

NOVOSSIBIRSK



La gare de Novosibirsk date de l'époque tsariste (1894). Dans les années 1930, des architectes soviétiques ont modernisé le bâtiment en transformant la partie centrale de la gare en une sorte d'arc de triomphe.

La dernière reconstruction (déjà à notre époque) a visiblement mis à jour et décoré le bâtiment de la gare. Les voies ressemblent à des salles d'un musée historique : il y a des sculptures partout, des plaques commémoratives. Par exemple, sur l'une d'elles on lit : « À cet endroit se trouvait la station Ob, où en 1897, en partant du village de Shushenskoye, V. I. Lénine s'est arrêté ». Une autre plaque indique que la station était l'endroit d'où les Sibériens se sont rendus au front pendant la Grande Guerre patriotique.

À côté de la gare on peut voir une maquette de la première locomotive à vapeur ayant fonctionné dans les années 1840 sur le chemin de fer de Tsarskoïe Selo. Tout cela produit une impression indélébile sur les visiteurs de la ville, c'est pourquoi la gare de Novosibirsk est une des principales attractions touristiques de la Sibérie.

VLADIVOSTOK

C'est la station terminale du chemin de fer transsibérien qui traverse la Russie de Moscou à Vladivostok. Le fameux train numéro 1 « Russie » emprunte cet itinéraire. La première pierre de la gare a été posée en 1891 par



le futur empereur Nicolas II. En 1893, le premier train d'inauguration en est parti. En 1912 on a agrandi la station, ce qui l'a fait ressembler à la gare Yaroslavsky à Moscou. Ceci est symbolique car ces deux stations constituent les deux extrémités du Transsibérien. Le bâtiment de la gare de Vladivostok a été agrandi par le deuxième étage et deux superstructures au-dessus des voies.

À l'époque soviétique on a retiré du mur de la station l'aigle à deux têtes en bronze, on a aussi caché les armoiries de la région Primorsky avec de la peinture et repeint les murs en vert. En 1996, le bâtiment a été entièrement rénové et a retrouvé son aspect prérévolutionnaire.

La station est un monument architectural. À l'intérieur et à l'extérieur, il est conçu dans le même style russe ancien et fait songer à un palais royal. Il y a des panneaux à motifs sur les murs, des carrelages japonais en terre cuite de la fin du XIXe siècle au sol, des portes en bois sculpté ...

Dans la salle d'attente, le plafond est décoré d'une immense fresque consacrée à l'histoire de Moscou et de Primorié.

TYNDA



La gare de Tynda est une des plus belles de la région Amourskaya. On appelle Tynda la capitale du BAM (la Grande ligne Baikal-Amourskaya) et il a été donc décidé de construire une gare digne de la ville principale. Le premier bâtiment était en bois, sans étages et ne pouvait pas accueillir le trafic croissant des passagers.

La nouvelle station a été conçue par les architectes de Moscou et a ouvert ses portes en 1986. La forme architecturale du bâtiment de la gare est très complexe : c'est un cygne aux ailes déployées. La hauteur des tours est de 48 mètres, c'est la plus haute gare d'Extrême-Orient. Les murs de la salle d'attente sont décorés de peintures et

près de la caisse se trouve une fontaine «Beauté de printemps». La station et son intérieur ont été réparés et renouvelés récemment.

Sur la place devant la gare un monument au héros de la Grande Guerre patriotique le cheminot Viktor Miroshnichenko, ainsi qu'un monument à la locomotive Ea-3246, en l'honneur du 30e anniversaire de BAM.

BLAGOVECHTCHENSK



La construction de la gare de Blagovechtchensk a commencé avec l'adoption de la décision de la Douma d'État sur la construction du chemin de fer de l'Amour en 1908.

Le 6 (19) décembre 1913, le premier train de six wagons chargés de bois est parti de Blagovechtchensk à Saint-Petersbourg. La station a finalement été achevée en 1915. Depuis lors, le bâtiment n'a pas beaucoup changé.

Les employés de la gare sont fiers d'avoir réussi à préserver l'ancien aspect du bâtiment, ainsi que sa décoration intérieure. La balustrade qui mène au deuxième étage est restée en place depuis 1915. Le haut plafond de sept mètres est également conservé depuis cette époque-là.

De violents événements révolutionnaires sont liés à l'histoire de la gare. Sur les plaques commémoratives vous pouvez voir qu'en mars 1918, les détachements de la Garde rouge ont vaincu ici la première rébellion contre-révolutionnaire.

En 1921, les révolutionnaires réputés Vasily Blukher et Pavel Postyshev se sont exprimés sur la place de la station devant la population.

J'ai terminé ces visites succinctes des gares de Russie par celle de la ville où je réside avec l'espoir que chacun de vous aura à cœur, selon ses ressentis et ses émotions, de se remémorer « sa » gare préférée, de mieux la regarder et pourquoï pas, d'en étudier l'histoire.

Mots-clés :

Russie, gare, voyage, histoire

Sources utilisées :

1. Cédric Gras "Vladivostok. Neiges et moussons", Phebus, Paris, 2011.
2. rzd.ru
3. fishki.net
4. nevsedom.com.ua

→ olga.kukharenko@gmail.com

Le Temple de Confucius

IL Y A UN AN JE SUIS PARTIE POUR NANJING POUR LA PREMIÈRE FOIS. J'AIME TOUJOURS BIEN CE GENRE DE VILLE, ABONDANTE D'HISTOIRE, BOUILLONNANTE D'UNE ATMOSPHÈRE HUMAINE ET CHALEUREUSE, COMME PÉKIN, XIANYANG, CHONGQING. C'EST TOUT À FAIT LE GENRE DE VILLE OÙ JE VOULAIS VIVRE



YU KEXIN
Etudiante
Institut de
Jinling
Université de
Nanjing (Chine)

En raison de cela, après une longue réflexion, j'ai décidé de choisir Nanjing pour passer mes 4 années d'études.

Le premier jour, je suis arrivée à Nanjing, mon père et moi, nous sommes d'abord allés visiter le Temple de Confucius. On ne peut se sentir touché par la beauté de la Chine que lorsqu'on connaît son histoire et ses origines. D'après ce que j'ai entendu dire, c'est un grand ensemble architectural ancien, et c'est aussi la plus impressionnante construction à Nanjing. Il existe beaucoup de monuments historiques en plus de plusieurs histoires de la dynastie des Ming et Qing. Le Temple de Confucius se situe dans le quartier Qinghai,

sur la rive nord de la Qinghai rivière, il se compose de trois complexes : Kongmiao, Xuegong et Guangyuan. Comme il y avait trop de personnes ce jour-là dans le Xuegong, on n'a jeté qu'un rapide coup d'œil et alors on a pris des photos devant le palais. Puis on s'est dirigés vers le Kongmiao.

Kongmiao est un lieu dans le Temple de Confucius pour offrir des sacrifices à Confucius, qui est le penseur et le philosophe le plus connu en Chine. Il est le premier à avoir établi l'enseignement pour tous. Tous les jours, de nombreux touristes sont réunis ici, notamment le soir. Plusieurs passants se suivent sans interruption et quand mon père et moi, nous nous sommes retrouvés dans la foule grouillante et bruyante, ce qui m'a le plus touché, c'est toutes les constructions pittoresques qui sont remarquables dans le ciel grâce aux néons qui les illuminent. À mes connaissances, si Kongmiao est tant populaire pour les touristes, c'est parce qu'il représente

le centre culturel sous la dynastie des Ming et Qing comme une composition importante du Temple de Confucius, donc pour le moment, il fait partie intégrante des sites touristiques de Qinhuai, et il attire des millions de visiteurs venus de toute la Chine et de partout dans le monde.

À l'est du Temple se trouve le célèbre Jiangnan Gongyuan, souvent décrit comme une salle d'examen impériale antique, très importante. Après avoir payée les billets d'entrée, nous sommes entrés dans la salle (en chinois on peut aussi l'appeler « la salle de « Keju »). Nous avons apprécié les excellentes copies d'examen des personnes qui ont réussi l'examen du gouvernement et nous avons aussi apprécié des statues en cuivre des grandes figures qui ont bien passé l'examen de « Keju », comme Tangbohu, Zhengbanqiao ou encore Wucheng Linzexu. Mon père a pris beaucoup de photos, et il les a partagées avec nos proches sur Internet.



Lorsque nous sommes sortis de Jiangnan Gongyuan, nous avons avancé avec la foule le long de la rivière Qinhuai. La rivière Qinhuai est le fleuve maternel à Nanjing, et on peut dire qu'il est le berceau

de la culture nautique de Nanjing. Elle coulait avec paresse, paisiblement, avec les paysages magnifiques qui l'entouraient, il semblait qu'elle était en train de raconter ce qui s'est passé les derniers

siècles aux visiteurs. Au-delà de la rivière, deux dragons d'or vivants sont sculptés sur le mur d'écarlate comme s'ils étaient en chair et en os. Les deux dragons s'allumaient de tout feu et faisaient arrêter les passants. J'ai remarqué l'émotion de mon père face à ce spectacle avec les néons qui éclairaient son visage. Moi aussi, j'étais très émus et en stupeur devant cette belle vue. On dirait qu'entre le ciel et la terre, il ne restait que ce spectacle féérique.

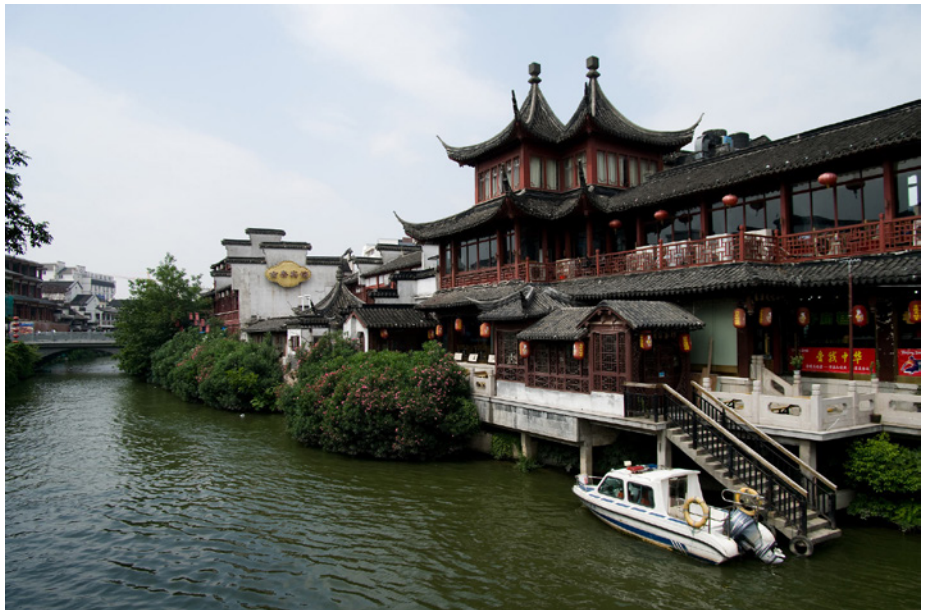
Vers l'est, c'est Dachengdian, le principal édifice du Temple avec ses doubles toits et ses 9 faitages. Il mesure 54 mètres de largeur, 34 mètres de longueur et 32 mètres de hauteur. Une statue de Confucius sacrée se tenait dans le centre de la place de Dachengdian. A travers les objets anciens laissés par Confucius, on pouvait apercevoir la peinture de toute sa vie. Au profond de la place, il y avait une petite salle de concert, où se tenaient des performances d'instruments de musique, mais malheureusement, à ce moment-là, ce n'était pas il n'y avait pas de spectacle donc nous n'avons pas pu voir de représentation, c'était un peu dommage pour nous. Mais en raison de nous avons eu un grand plaisir de voir un paysage agréable, mon père et moi, nous avons déjà été très satisfaits !

Après avoir visité le Temple de Confucius, nous avons goûté plusieurs spécialités régionales, par exemple le fameux « Jiangji Guotie », un plat de pâtes comme les raviolis, mais fris et je le trouve encore plus délicieux que le ravioli. On a également goûté le fameux « Jinling Tangbao », un petit pain farci et cuit à la vapeur, et son originalité est qu'il est farci d'un bouillon gras. Je vous assure qu'il ne faut pas rater ces restaurants qui longent les ruelles autour du Temple.



Le Temple de Confucius est absolument une destination touristique à découvrir, une partie de l'histoire de Nanjing y est présente. Et en plus du Temple de Confucius, il existe d'autres attractions touristiques extraordinaires à Nanjing comme le Palais présidentiel, le Mausolée de Zhongshan, ou encore le lac de Xuanzu. Nanjing est une ville vraiment superbe, la beauté de ces sites m'ont laissé une impression inoubliable. Je suis sûr que le monde entier sera aussi impressionné que moi lorsqu'il visitera Nanjing !

→ 904591911@qq.com





L'architecture socialiste yougoslave au cœur de Manhattan



MARIJA CVETINOVIĆ
Docteur ès science en architecture de l'EPFL Lausanne (Suisse)

« L'exposition « Toward a Concrete Utopia : Architecture in Yugoslavia, 1948-1980 » [Vers une utopie concrète : l'architecture en Yougoslavie, 1948-1980] met en lumière le corpus de travaux architecturaux qui a rarement été envisagé en dehors de la région pour laquelle il a été conçu ». C'est ce qu'il en a dit Glen D. Lowery, le directeur du Musée d'art moderne à New York [MoMA], où cette exposition est montrée au public du 15 juillet 2018 jusqu'au 13 janvier 2019.

Avec cette exposition, le MoMA vise à donner une nouvelle lumière à l'histoire complexe et à l'héritage multivalent du modernisme à travers le monde. De cette manière, la Yougoslavie assure sa place en tant que pilier de la troisième voie de développement, celle entre l'Ouest capitaliste et l'Est communiste. Ses auteurs sont Martino Stierli, Philip Johnson Conservateur en chef de l'architecture et du design, Vladimir Kulić, commissaire invité, et Anna Kats, assistante de conservation, Département d'architecture et de design, Musée d'art moderne avec un consortium de nombreux experts locaux du sujet. L'exposition se charge de la période allant

de 1948, lorsque la rupture avec Staline a eu lieu et les architectes yougoslaves ont abandonné le réalisme socialiste, jusqu'en 1980, l'année de la mort de Josip Broz Tito et de l'introduction du postmodernisme dans l'architecture yougoslave.

L'ARCHITECTURE DE L'EX-YOUGOSLAVIE, UN LABORATOIRE DU GLOBALISME PENDANT LA GUERRE FROIDE

L'exposition de l'architecture de la Yougoslavie socialiste au centre de New York semble surprenante. Pourquoi est-ce que MoMA a choisi de présenter la production architecturale d'un pays qui a cessé d'exister il y a plus de vingt-cinq ans et dont la disparition violente hante la région des Balkans à ce jour ? L'exposition récupère la mémoire des réalisations yougoslaves et réanime le potentiel architectural de la responsabilité sociale.

Précisément, pendant la période 1948-1980, la Yougoslavie était en première ligne du discours architectural international sur les deux côtés du Rideau de fer. Cette situation a permis à la Yougoslavie de créer un socialisme relativement indépendant fondé sur l'autogestion des travailleurs. De plus, la Yougoslavie était également un pays fondateur du Mouvement Non-Aligné. À travers le MNA, la Yougoslavie a noué des liens économiques et politiques avec des pays du monde entier, alors que beaucoup d'entre eux entraient

dans un processus de décolonisation après l'indépendance récente. En résumé, la Yougoslavie était alors un porteur du flambeau du Tiers Monde.

Tenant compte de toutes ces circonstances, les auteurs de l'exposition affirment que la prise en compte de la culture architecturale yougoslave est à la fois un engagement opportun et nécessaire. Au cours de la période marquée, les architectes yougoslaves ont produit une considérable quantité d'œuvres qui peuvent être identifiées comme modernistes sur le plan social, esthétique et technologique. De plus, ils ont également ajouté de nouvelles dimensions aux plusieurs sujets actuels : (1) l'ouverture idéologique des architectes yougoslaves leur a permis d'appropriier simultanément les idées occidentales et orientales en adaptant ainsi le modernisme à des conditions locales spécifiques ; (2) prétendant à poursuivre l'émancipation en matière d'oppression de classe et de rivalité ethnique, l'architecture socialiste yougoslave, dans ses réalisations, met en avant la notion de vie en communauté et sa standardisation ; (3) enfin, par le biais du MAN, la Yougoslavie a profité des réseaux de connaissances et d'échanges de matériaux dans ce contexte postcolonial, ce qui peut maintenant être interprété comme la base et la source de la mondialisation, telle que nous le connaissons aujourd'hui.

UNE UTOPIE EN BÉTON OU UNE UTOPIE CONCRÈTE

Le premier des intrigants sujets introduits par cette exposition, apparaît même dans le titre de l'exposition. Bien que le titre original en anglais dise que l'utopie est concrète même qu'en béton, le problème demeure lorsqu'on veut parler de l'exposition en serbe ou, dans ce cas, en français. Pas seulement en traduction, ce sujet est initié nombreuses discussions entre les experts – est-ce que l'utopie est en béton ou elle est concrète ? L'auteur de l'exposition Vladimir Kulić dans un forum international à Belgrade a expliqué que l'utopie est en béton autant qu'elle est concrète, même si l'idée d'une utopie en béton est plus évidente, parce que la plupart des bâtiments sont construits de béton armé. Pourquoi l'utopie était concrète, explique Kulić en utilisant la notion philosophique d'Ernest Bloch. L'architecture socialiste yougoslave était le produit de la liberté laissée aux architectes et aux ingénieurs de concrétiser leurs idées, aussi bien qu'elle était en constante recherche et transformation à travers des projets réalisés. Dans cette manière, l'architecte socialiste yougoslave a dépassé sa nature utopique figurant un chemin particulier du développement yougoslave entre l'ouest capitaliste et l'est communiste. Suivant cette ligne de pensée, dans le titre de l'exposition le terme « utopie » est exposé dans ce texte comme concrète plutôt qu'en béton.

L'EXPOSITION - DE LA MODERNISATION SOCIALE UNITAIRE AUX IDENTITÉS LOCALES

L'exposition à MoMA introduit à l'audience internationale l'architecture de tout le territoire de l'Ex-Yougoslavie, comprenant ses six républiques et deux provinces autonomes, comme une unité régionale, culturelle et idéologique. Les auteurs de l'exposition n'ont pas seulement expliqué comment la société socialiste yougoslave avait modelé son architecture, mais aussi ils ont accentué les interactions entre les architectes de différentes républiques de la Yougoslavie et leur influence sur le développement d'un espace social commun de toute la Yougoslavie. Sur 1000m² d'espace d'exhibition à troisième étage à MoMA, Vladimir Kulić et Martin Stierli ont présenté la richesse et l'hétérogénéité de l'architecture yougoslave. L'exposition est divisée en quatre sections thématiques, qui se composent de nombreuses études de cas, mouvements locaux et conceptions architecturales, interprétés par 400 dessins, modèles et photos, pour bien documenter l'image complète d'architecture yougoslave après La Seconde Guerre Mondiale.

La première partie s'occupe de la modernisation de l'état après La Seconde Guerre Mondiale. Elle montre plusieurs sujets comme l'urbanisation de masse, modernisation technologique en construction et la modernisation sociale. Le projet de Nouveau Belgrade était le projet de grande ampleur initié parmi les premiers dans les années après-guerre pour concevoir la nouvelle capitale le nouvel État socialiste. Les projets comme La Foire de Belgrade, La Tour d'Avla et nombreux stades dans toute la Yougoslavie témoignent que les conceptions des ingénieurs et architectes yougoslaves avaient gardé le pas avec les inventions du monde occidental dans les années 50. Finalement, la première section est conclue par les bâtiments correspondant aux normes sociales {les écoles, les crèches, les musées, les bibliothèques etc.} ainsi nommés parce qu'ils amélioreraient la qualité de vie de la classe moyenne yougoslave.

La deuxième partie correspond aux réseaux mondiaux et montre comment la Yougoslavie d'après-guerre a interagi avec le monde. Cette division est aussi riche et d'une certaine ampleur comme la précédente et contient quatre subdivisions séparées. Elle commence avec la modeste exhibition des influences yougoslaves dans les pays de soi-disant « Tiers Monde » par exportation architecture yougoslave vers des pays non alignés. Dans ce cas l'accent est mis sur l'entreprise Energoprojekt, qui





avait bâti même sur quatre continents. L'échange international de connaissance dans le domaine de l'architecture et planification urbaine, est illustré à travers la reconstruction de la ville macédoine de Skopje après le séisme de 1963. Cette reconstruction s'était déroulée sous le patronage de l'Organisation des Nations Unies. Plus loin, les visiteurs rencontrent la première salle monographique dédiée à l'architecte croate Vjenceslav Rihter, qui fait partie de la fraction au sujet des pavillons yougoslaves aux expositions internationales d'architecture. Vjenceslav Rihter est l'auteur du pavillon yougoslave bien accepté à l'exposition à Bruxelles en 1958. La quatrième partie de la section sur les réseaux mondiaux parle de l'infrastructure touristique sur l'Adriatique. La position spécifique de la Yougoslavie dans la Guerre Froide avait rendu possible que l'Adriatique sera devenu un lieu de rencontre du monde entier et que l'infrastructure touristique de l'Adriatique où la Yougoslavie avait été de mise en réseau mondial.

L'architecture, la conception de meuble et la création graphique dans la vie quotidienne de la classe moyenne yougoslave font le sujet de la troisième section de l'exposition. La position centrale est laissée aux éléments qui avaient été présents dans chaque domicile moderne yougoslave de cette époque-là, comme les chaises de Niko Kralj, le petit appareil télé, les modèles de téléphone etc. Cette partie traite également les projets d'une échelle plus grande, comme les vastes zones résidentielles. Les auteurs de l'exposition montrent les conceptions des efficaces, fonctionnels et attrayants appartements, comme ceux conçus par L'École de logement de Belgrade. Par exemple, on trouve ici les quartiers Split 3 à Split et « Cerak vinogradi » à Belgrade et le bloc 23 à Nouveau Belgrade.

L'exposition se termine par la question complexe de l'identité qui a émergé de la structure ethnique hétérogène de la Yougoslavie. Vladimir Kulić et Martin Stierli parlent ici des écoles d'architecture nationales de chaque de six

républiques et les professionnels publiques régionales, tel qu'Edvard Ravnikar en Slovénie et Jural Neidhardt de la Bosnie-Herzégovine. Une attention particulière est portée au thème très courant aujourd'hui, celui des monuments et des ensembles commémoratifs de la lutte de libération nationale contre le fascisme. Là on découvre la salle monographique de Bogdan Bogdanović, le plus connu auteur des monuments à la Seconde Guerre Mondiale, avec sa propre archive des dessins et photos sur cette thématique. Dans la même manière, un extrait d'un film documentaire sur Jasenovac ferme cette exposition.

LES MÉMOIRES D'UN PAYS QUI N'EXISTE PLUS

Parcourir l'exposition à MoMA est un véritable voyage dans le temps pour ceux qui ont connu ou vécu en Yougoslavie. Au lieu d'être oubliés quelque part sur les routes, dans le célèbre kiosque rouge K67, conçu par Saša Janez Mächtig, on achète des billets pour une exposition au cœur de Manhattan. Aussi





Photo: <http://vivisxn.com>

bien sur la page de couverture de catalogue figure La Tour Genex, appelée également la porte occidentale de Belgrade, le symbole du socialisme yougoslave. Entretemps, les visiteurs sont bouleversés par les images, objets et extraits vidéo qui revigorent complexités et contradictions de la production culturelle, artistique et technologique de la Yougoslavie socialiste. Et en bout de course, on retrouve le plus spectaculaire matériel de l'exposition, selon le commissaire Vladimir Kulić – les monuments à la Seconde Guerre Mondiale, « qui ont peut-être le plus souffert de dissolution yougoslave et donc, d'une certaine façon, ils servent de rappel que le pays, où ils avaient été bâtis, n'existe plus. » »

Malheureusement, d'un seul regard sur ce qui est resté de cet héritage en réalité partout en l'Ex-Yougoslavie, c'est l'idée d'une propriété sociale manipulée et transformée en intérêts privés; puis, sans aucune possibilité de choisir une voie particulière, les ex-républiques yougoslaves se sont mis sur la voie de néo-libéralisation rapide et de la reproduction des modèles occidentaux dans chaque domaine et surtout en planification urbaine, architecture et design.

→ marijaOcvetinovic@gmail.com

La sauvegarde des cimetières et des tombeaux militaires russes en France

LE PROBLÈME DE LA SAUVEGARDE DES TOMBEAUX RUSSES EN FRANCE EST TRÈS IMPORTANT AUJOURD'HUI. ET IL S'AVÈRE ÉGALEMENT COMPLIQUÉE : QUI MAINTIEN DES TOMBAUX DES ILLUSTRÉS IMMIGRÉS RUSSES EN FRANCE? QUI RECHERCHE ET RESTAURE DES SÉPULTURES DES SOLDATS RUSSES SITUÉES EN FRANCE ?



Cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois



SVETLANA OSIPOVA
Enseignante
Paris
(France)

« De tous les monuments, les tombeaux sont ceux qui présentent peut-être le sujet le plus vaste aux études de l'archéologue, de l'ethnologue, de l'historien, de l'artiste, voire du philosophe. Les civilisations, à tous les degrés de l'échelle, ont manifesté la nature de leurs croyances en une autre vie par la façon dont elles ont traité les morts... On pourrait faire l'histoire de l'humanité à l'aide des tombeaux. » Viollet-Le-Duc

SAINTE-GENEVIÈVE-DES-BOIS

Si on parle des cimetières connus, ils se trouvent sous la garde de l'État russe. Il s'agit du secteur russe du cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois. Ce cimetière est inscrit dans la liste des cimetières ayant une signification historique et mémorielle pour la Russie. C'est à partir de 1927 que les retraités de la Maison et les Parisiens d'origine russe ont été enterrés dans ce cimetière. Il possède également une partie destinée aux tombes des militaires. 15 000 Russes sont enterrés là-bas, cela

représente 5 220 tombeaux. On le considère comme étant le plus grand cimetière russe à l'étranger. En 2008, les amis de Sainte-Geneviève-des-Bois ont aussi publié le livre « La Nécropole russe de Sainte-Geneviève-des-Bois ».

Le cimetière ne tombe pas dans l'oubli grâce à l'aide financière de la Fédération de Russie. Selon la loi française, la tombe est conservée jusqu'à la fin de sa concession. Lorsqu'une concession arrive à échéance, la direction du cimetière l'affiche. Cela donne à la famille ou aux intéressés un délai de trois

ans pour se manifester et renouveler la concession. Dans le cas des tombes russes, la mairie de Sainte-Geneviève-des-Bois a un accord avec l'ambassade de Russie. L'ambassade se substitue aux familles qui ne se font pas connaître pour renouveler la concession. En 2008, la Fédération de Russie a réglé une ardoise à peu près de 700 000 € qui a couvert la concession jusqu'à 2011 pour certains tombes et pour d'autres jusqu'à 2040. Le maire de la ville a précisé qu'une partie de cet argent sera destinée aux dépenses de l'aménagement de tout



Cimetière russe Nikolayevsky à Nice

le cimetière.

Ce cimetière attire l'attention, parce que plusieurs Russes célèbres (I. Bounine, D. Merejkovski, K. Korovine, A. Tarkovski, Rudolf Nouréev, Boris Zaïtsev etc.) y sont enterrés et de plus, la Maison de retraite de Sainte-Geneviève-des-Bois possède des archives et la Fédération de Russie a le projet pour y créer un centre culturel des archives. Dans le cimetière, on trouve des tombeaux bien entretenus et d'autres abandonnés et il est difficile de voir et lire le nom sur leur plaque.

CIMETIÈRES RUSSES DE LA CÔTE D'AZURE

La sauvegarde du cimetière russe Nikolayevsky à Nice est également organisée grâce au soutien de la Fédération de Russie. Il a été aménagé sur une parcelle achetée par la Russie en 1867 sur la colline de Caucade, à une époque où la colonie russe était importante sur la Côte d'Azur.

Les dépouilles des Russes décédés avant 1867 ont été transportés dans ce cimetière, avant ils étaient enterrés ailleurs. Une chapelle s'élève au milieu du cimetière. En 2014, la Russie a reçu les droits à l'entretien de ce cimetière. On y trouve les tombes de plus de 3 000 Russes, y compris la famille du prince Gagarine, celle d'Obolensky, de Tsérétéli et de Volkonsky. Tous ces faits élèvent le statut de ce cimetière et il est logique dans ce cas que le cimetière

soit maintenu par la Russie.

Les cimetières des grandes villes attirent toujours l'attention. Il en existe d'autres qui sont vus comme des cimetières russes car ils ont beaucoup de tombeaux russes. Ces cimetières sont très peu connus ou pas du tout, alors qu'il s'agit aussi du patrimoine culturel russe en France. Comme le cimetière du Grand Jas à Cannes où d'Olga Khokhlova, une danseuse russe et première femme de Picasso est enterrée. On y retrouve aussi les tombeaux des soldats et des officiers du corps expéditionnaire russe en France.

Le cimetière russe de Menton fut aménagé en 1880 par la colonie russe. La petite chapelle russe, Notre-Dame-des-Affligés, construite dans les années 1880, comme mausolée des princes Troubetskoï, y garde la mémoire des Russes enterrés là-bas.

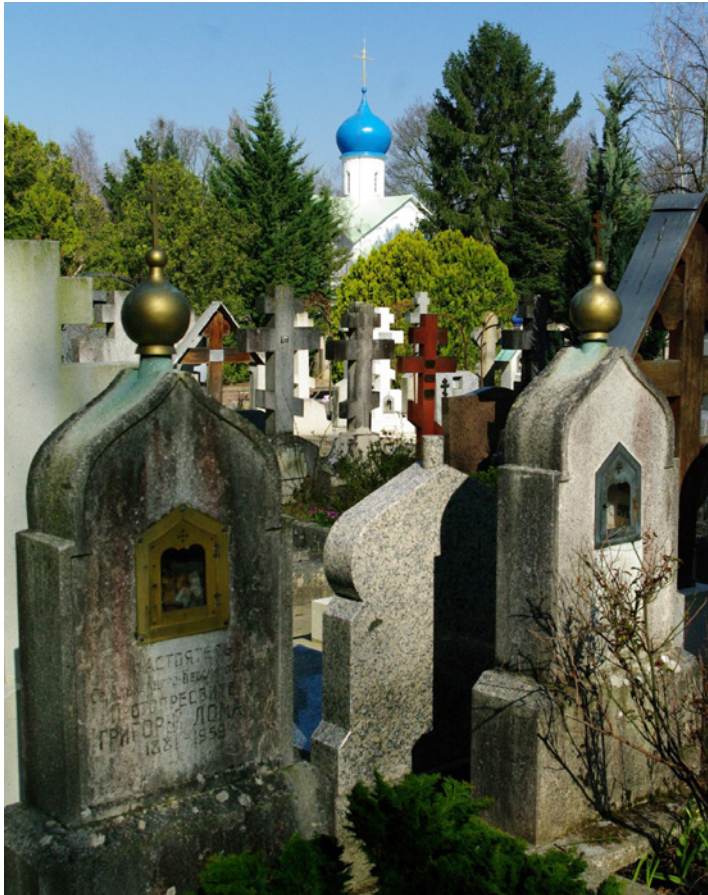
VOLONTAIRES ENGAGÉS

En abordant le sujet des tombeaux russes dispersés dans toute la France, il faut parler des Russes habitant en France qui aident leurs compatriotes à trouver les tombeaux de leurs descendants en France. Ce sont des Russes mais aussi des Français, qui ne restent pas indifférents à la sauvegarde de la mémoire des Russes ayant vécu en France. Leur aide est désintéressée et d'une très grande générosité.

Ainsi, Zoya Arrignon, originaire d'Iaroslavl, présidente du département russe de l'association culturelle « Renaissance française » a réussi à ressusciter la mémoire de Sergueï Liapounov, un grand compositeur russe. Avant, sa pierre tombale était détruite et le nom du compositeur ne figurait même pas dans la liste de hommes enterrés dans ce cimetière. Mais en 2017 grâce à l'initiative de Zoya Arrignon, la sépulture a été restaurée, et aujourd'hui on lit au fronton « Sergueï Liapounov, compositeur, professeur du conservatoire de Petrograd ».

En 2017, une habitante de Saint-Pétersbourg N.I. Koleva s'est adressée au Conseil de Coordination, elle cherchait le tombeau d'un membre de sa famille, Ivan Galanine, un ancien militaire. L'une des membres du département de la sauvegarde du patrimoine, Elena Rober, a trouvé son tombeau. Il a été enterré au cimetière de Sainte-Geneviève-des-Bois, mais comme il n'était pas connu, son nom n'apparaît pas dans le guide du cimetière. C'est l'une des contraintes dans ce type de situation. Le tombeau de sa femme est également à l'abandon. Malgré ces difficultés certains membres du





m'a raconté l'histoire de la sauvegarde du tombeau de la femme de Nicolaï Mouraviev-Amursky. Cet homme est une figure historique, fondateur de la ville de Blagovechtchensk de la région Amourskaya. Les habitants de Blagovechtchensk n'oublent pas ses bienfaits. Il avait passé les vingt dernières années de sa vie à Paris où il était décédé en 1881. Il avait reposé au cimetière de Montmartre jusqu'en 1990, date à laquelle sa dépouille a été transférée au centre de Vladivostok. En ce qui concerne sa femme, Ekaterina Nikolaevna Mouravieva-Amourskaya, née Elisabeth Bourgeois de Richmond, qui a laissé dans la mémoire de ses contemporains « le souvenir d'une femme séduisante, cultivée et reconnue dans tous les milieux pour son humour, son intelligence et sa vivacité d'esprit. Elle était également d'un naturel calme et doux et elle aimait la Russie, sa nouvelle Patrie, de toute la force de son cœur. » « L'épouse du Général-Gouverneur était la deuxième personnalité dans la région après lui. » Elle repose au petit cimetière de Gelos, une commune française, située dans le département des Pyrénées-Atlantiques en région Nouvelle-Aquitaine. Elle a joué un rôle important dans l'exploration de la Sibérie et de son intégration à la Russie. Les époux ont passé les dernières années de leur vie dans la ville de Gelos, un charmant petit village situé aux portes de Pau, où résidaient de nombreuses familles Russes, Britanniques et Américaines, attirées au pied des Pyrénées par la douceur du climat.

département s'occupent de la reconstruction et de la recherche de renseignements à l'Union des officiers à Paris, présidé par I. Galanine. Les membres du département de la sauvegarde du patrimoine ont trouvé le tombeau d'un ancien militaire, E.K. Kanounnikov à la demande de son petit-fils. Ils s'occupent aussi de la recherche de ses parents. L'histoire de son tombeau ressemble à tant d'autres. Il a été enterré au cimetière de Besançon. Quand la concession s'est expirée, son

tombeau a été détruit. Cela arrive souvent, notamment avec les tombeaux russes. Mais le lieu où se trouvait son tombeau a été trouvé.

COMPATRIOTES ENTHOUSIASTES

On rencontre aussi des personnes vivant en Russie qui ne restent pas indifférentes face à la sauvegarde de la mémoire des Russes décédés en France.

Ainsi, Olga Kukharenko, enseignante à l'Université pédagogique d'État de Blagovetchensk,



Tombe de E. N. Mouravieva-Amourskaya



Tombeaux abandonnés des princesses Troubetsky-Golitsin à Gelos.

Cimetière militaire russe Saint-Hilaire-le-Grand



Séduits par la vie et les démarches des époux et passionnés par l'histoire de la région Amourskaya, Olga et ses collègues ne sont pas restés indifférents quand ils ont trouvé le tombeau de Ekaterina Nikolaevna Mouravieva-Amourskaya tout abandonné. Alors le tombeau a été vendu, sa dépouille mortuaire se trouvait dans un local municipal. Olga et ses collègues se sont adressés à la mairie de Gelos. Ils ont fait engager la mairie de Blagovechtchensk pour collaborer avec celle de Gelos. C'était une longue période de correspondance avant que la décision soit prise : le tombeau va être restauré et une plaque commémorative sera accrochée.

Parallèlement, Olga a appris que dans la ville de Gelos on voulait aussi démolir les tombeaux abandonnés des princesses Troubetskoy-Golitsin. Elle a lancé une alerte auprès de la mairie de Gelos pour montrer l'importance de la mémoire de cette famille pour la Russie. Sa campagne s'est bien terminée, car elle a reçu une réponse officielle favorable de la part de la mairie de Gelos que ces sépultures seraient sauvegardées malgré qu'elles soient abandonnées.

En 2017, le poète et prosateur russe Aleksey Makouchinsky a annoncé sur Facebook que dans le cimetière de Clamart, à côté du tombeau de Nikolay Berdiaev, il y a une annonce de démolition du tombeau, car personne ne l'entretient et ne paie sa concession. Son message a été publié sur d'autres sites, pour l'instant rien a été fait.

Sergueï Koldachov, directeur de

la société qui s'occupe des tombeaux (Obtchestvo « Nekropolisti »), a ajouté que quelques années auparavant, on a failli perdre le tombeau d'Aleksandre Soukhovo-Kobylin, dramaturge et traducteur russe, enterré à Beaulieu-sur-Mer. La concession de son enterrement touchait à sa fin et c'est grâce à l'aide du gouverneur de Nigni Novgorod et de certains sponsors qu'on a sauvegardé ce tombeau.

TOMBEAUX MILITAIRES RUSSES

La situation devient plus compliquée lorsqu'il s'agit des cimetières et des tombes des militaires russes. Il y en a quelques-uns en France. Leur sauvegarde évoque plusieurs problèmes notamment ceux liés à l'aménagement car ils présentent notre patrimoine historique et culturel.

Le cimetière situé dans les environs de Mourmelon conserve la mémoire des victimes de la Première Guerre mondiale. C'est le cimetière militaire où l'émigration russe a construit une petite église en l'honneur de leurs compatriotes, membres du Corps expéditionnaire russe, morts en France entre 1916 et 1918. Le cimetière a environ 1000 tombeaux de soldats russes, tués en France pendant la Première Guerre mondiale ou morts dans les hôpitaux.

Sur le site de l'association Artcorusse qui a pour but d'établir des ponts entre nos deux pays, on trouve l'information suivante : « Un peu moins d'un millier de soldats russes du corps expéditionnaire de quelque 50 000 hommes

qui a été envoyé en France et dans les Balkans de 1916 à 1918, y sont enterrés autour d'une chapelle orthodoxe et d'un monument aux morts, qui existe depuis 1916 et est entretenu depuis 1925 par les autorités françaises. Une association des officiers, anciens combattants du corps expéditionnaire, remplacée depuis la disparition du dernier survivant, dans les années 90, par l'association pour le souvenir, organise chaque année un pèlerinage et veille à la mémoire du rôle du Corps expéditionnaire en France et pour les relations franco-russes. »

Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de volontaires pour travailler sur la sauvegarde des tombeaux militaires russes en France. Mais les personnes qui s'en chargent sont très sérieuses et y consacrent beaucoup de temps. Parmi ces personnes on doit parler de Sergueï Dybov. Historien-chercheur, il étudie depuis de nombreuses années l'histoire des relations franco-russes, notamment aux époques des guerres des siècles passés. Depuis 1996 il habite à Boulogne-sur-Mer. Les résultats de ses recherches sont publiés dans de multiples articles, livres et recueils scientifiques. Ainsi Sergueï Dybov rassemble beaucoup d'informations sur les tombeaux militaires. Grâce à son engagement, il contribue à la sauvegarde du patrimoine russe en France.

L'historien explique qu'aujourd'hui, la Fédération de Russie possède le cimetière militaire de Noyers-Saint-Martin en Picardie, à Valleroy en Lorraine. Avant, ils appartenaient à l'URSS. Le cimetière russe à Mourmelon en Champagne appartient à l'association des vétérans du Corps expéditionnaire russe en France. Sergueï Dybov constate qu'il existe plusieurs tombeaux de soldats russes et soviétiques qui sont dispersés dans toute la France, et il est possible de tenir le registre de tous ces tombeaux qui font partie du patrimoine russe. Un autre problème existe, en effet les tombeaux qui se trouvent dans les cimetières militaires sont plus faciles à trouver, mais en revanche, ceux qui se situent dans les cimetières municipaux sont souvent introuvables et mal entretenus.

Sergueï Dybov maintient la sauvegarde de ce patrimoine en faisant ses recherches dans des bibliothèques, des archives, en rencontrant des gens, en coopérant avec des organisations de recherche, des clubs et des associations historiques. Il travaille en collaboration avec un certain nombre d'historiens du régiment Normandie-Niemen, des historiens de la Seconde Guerre mondiale et les historiens de l'époque napoléonienne. Et avec des spécialistes de l'histoire du Corps Expéditionnaire Russe en France. Pour effectuer ses recherches, il visite les cimetières militaires russes, français (les cimetières municipaux de Paris (Passy, Batignolles), à Mourmelon, à Nice et à Menton), britanniques et allemands situés en France.

En général, on voit que plusieurs personnes (des Russes, des Français, des personnes intéressés par cette cause et des associations) sont très engagées. Les principaux résultats des recherches de Sergueï Dybov apparaissent en 2011, lorsqu'il publie en russe son livre sur l'histoire du régiment de Normandie-Niemen et la division « France », sur des Français et des Soviétiques. Un de ses écrits, nous intéresse tout particulièrement, en effet, il a rédigé une liste de soldats russes et soviétiques enterrés en France qui contient quatre cent

quarante communes, plus de onze mille noms, et environ trente mille soldats inconnus. Sergueï Dybov a créé son site Internet pour y publier toutes les informations collectées, il les publie également sur ses réseaux sociaux. Par rapport à cette liste, il continue encore de la compléter. Il faut préciser que ses recherches dans les archives prennent beaucoup de temps. Il y a des documents qui sont dans les archives régionales, ce qui demande de nombreux déplacements. Mais, malgré ces obstacles, l'auteur effectue ses démarches qui permettent de garder la mémoire des soldats russes.

En faisant ses recherches, l'auteur évoque plusieurs problèmes liés à la sauvegarde de ce patrimoine. En parlant de la composition du registre des tombeaux russes par le côté français, Sergueï observe que le Ministère des Armées de la France et l'association MemorialGenWeb¹ donnent de différents renseignements sur la quantité de tombeaux russes en France. Il explique que le Ministère des Armées enregistre des tombes mais ne prend pas en considération la nationalité du défunt. En plus, il constate une autre problème ces derniers temps : on enlève souvent la nationalité russe des registres et de la tombe. C'est pourquoi les données des volontaires du MemorialGenWeb qui

travaillent sur place, ne coïncident pas avec celle du Ministère des Armées de France.

Un autre problème persiste, celui du registre des cimetières militaires russes à Noyers-Saint-Martin et à Valleroy, il date de juillet 1991. Il n'a pas été mis à jour depuis cette date et il n'y a personne pour s'en occuper. Le seul registre qui a été mis à jour par les militaires français en conformité avec les données des recherches de l'Association de Sergueï Dybov, c'est la nécropole militaire soviétique Neuhoef qui se trouve à Strasbourg.

L'auteur constate qu'il n'y a pas assez de personnels pour établir le nombre exact des tombeaux des soldats russes en France. Vladimir Korotkov, consul russe à Strasbourg de 2007 à 2011, a fait beaucoup pour mettre à jour cette base de données, mais après la fin de son mandat, on n'observe plus de progrès dans cette question.

L'un des derniers projets de Sergueï Dybov est le sujet lié à la guerre napoléonienne, notamment des partisans russes en 1814.

ACTEURS FRANÇAIS

Mais il n'est pas seul sur ce projet, il existe aussi des acteurs français, comme Bruno Ballery, président de l'association de sauvegarde du patrimoine et de l'histoire Napoléonienne du sud de l'Aisne à Bézu-Saint-Germain (France). Alors, on sait que quand les guerres Napoléoniennes avaient été finies, une armée coalisée avait occupé la France. La Rus-

1. C'est une organisation qui s'occupe de relever les monuments aux morts, soldats et civils, français et étrangers, tués ou disparus en raison de la guerre, morts en déportation, surtout morts pour la France.

Monument orthodoxe aux soldats du 2e régiment spécial



Au cimetière militaire russe à Noyers-Saint-Martin



sie avait été l'un des pays ayant participé à cette occupation. L'occupation avait duré de 1815 à 1818. En étudiant cette question, Brunoallery traite le sujet de la mémoire de l'occupation russe. Il constate que cette période est très mal connue, mais il cite quelques ouvrages qui y sont consacrés. « Au cours d'une étude tendant à dresser l'inventaire des monuments commémoratifs de quelques guerres qui se sont implantés dans les départements des Ardennes et de l'Aisne, des bornes de distances russes ont été signalées à notre attention. Ces Bornes, taillées dans la pierre bleue de Givet, avaient été mises en place au long de certains itinéraires qui tra-

versent les Ardennes, le Nord et la Thiérache, étaient utilisés par les troupes russes pendant l'occupation de 1816 à 1818. [...] Leur existence avait déjà été signalée dans trois articles parus dans des revues locales ardennaises des deux dernières décennies ».

B.allery constate qu'« un inventaire complet est en cours, réalisé par son association et il fera l'objet d'une publication ». Il écrit que « la sauvegarde et la mise en valeur de notre patrimoine commun est une question inéluctable, ces trésors de notre histoire mériteraient de bénéficier d'une inscription ou d'un classement aux monuments historiques afin d'obtenir des financements publics pour protéger et mettre en valeur ces bornes historiques, témoin de l'occupation russe de 1816 à 1818 ». Il « compte aussi sur l'aide des amis Russes et demande de ne pas laisser ces bornes disparaître en confirmant que son association reste vigilante ». Son association a

besoin de l'aide russe afin de protéger ces bornes.

Tous ces exemples montrent que plusieurs organismes se sentent concernés par la cause de la sauvegarde du patrimoine russe. On constate, tout de même, que cette aide vient, le plus souvent, des particuliers.

Mots-clés: cimetière russe en France, histoire de Russie, tombeau soviétique militaire, sauvegarde des tombeaux, mémoire russe

Sources utilisées :

<http://almanax.russculture.ru/wp-content/uploads/4-27-DYBOV.pdf>

<https://aefra.files.wordpress.com/2015/10/octobre-2015.pdf>

<http://artcorusse.org>

<https://1814-1918-1945.livejournal.com>

<https://www.facebook.com/Association-Memoire-Russe-254043664960560/>

<https://www.facebook.com/Association-Memoire-Russe-254043664960560/>

→ sveta1382@mail.ru

La toute première en bois et la toute première en pierre

SI VOUS VOULEZ LITTÉRALEMENT TOUCHER À L'HISTOIRE DE BLAGOVECHTCHENSK, RENDEZ-VOUS DANS LA SALLE N°7 DU MUSÉE RÉGIONAL NOVIKOV-DAURSKY.



YANA STARODUB-AFANASIEVA

Dramaturge,
metteur-en-scène
Blagovechtchensk/
Moscou (Russie)

Vous y trouverez deux poutres ordinaires, semble-il. C'est Boris Semenovitch Sapunov, le fameux historien de la région Amourskaya, qui les y avait apportées en 1980. Il a eu la chance de "voler" et sauver ces artefacts lors de la démolition d'une vieille izba en bois. Cependant cette izba n'était point ordinaire : on a abattu la toute première construction en bois de la ville de Blagovechtchensk qui a vu le gouverneur Nikolay Mouraviev-Amoursky et même le futur empereur de Russie Nikolay II, le protecteur et l'admirateur de cette construction bâtie avec ces poutres historiques...

Ces deux artefacts en bois ont vécu plus que nous ne pourrions le supposer. D'abord ils sont nés dans une des forêts du Zabaikalie. Puis ils ont fait partie d'un radeau de bois sur lequel les cosaques sont parvenu l'emplacement du futur Blagovechtchensk en descendant le fleuve de l'Amour. En 1856 un dépôt de vivres fut construit avec ces poutres. Mais lors de l'hiver 1856-1857 le dépôt a servi de "tombeau" à 23 cosaques n'ayant pas pu survivre aux froids rudes. Ils y sont restés jusqu'au printemps.

En été 1857 les poutres du tombeau ont été transportées sur la colline la plus élevée de la future ville et en une nuit une chapelle a été construite. Ils sont devenus l'autel de l'église Saint-Nikolay – la toute première construction en bois de Blagovechtchensk qui a servi de cathédrale de ville jusqu'à 1864.

15 mai 1883, le jour du couronnement de l'Empereur Alexandre III, près de l'église Saint-Nikolay,

Blagovechtchensk à la fin du XIXe siècle. La vue sur la cathédrale de l'Intercession de la Mère de Dieu



une cathédrale de l'Intercession de la Mère de Dieu a été consacrée. Et c'est elle qui est devenue la toute première construction de pierre de la ville de Blagovechtchensk.

La « guerre » contre les coupes, les croix et les cloches, menée par le régime de l'époque, a commencé à Blagovechtchensk à la fin des années 1920. Vers 1930 l'église Saint-Nikolay et la cathédrale de l'Intercession sont restées toutes les deux sans croix, ni coupes, ni cloches. Dans « la première construction » un comité de la radio s'est installé, ensuite ce fut le tour du département de la culture de l'administration de la ville. Dans les années 1950 l'ancienne église a accueilli un jardin d'enfant N° 23, et plus tard, en 1970, - un dispensaire antivénérien...

Le bâtiment de la cathédrale de l'Intercession a été donnée tout d'abord au détachement de cavalerie de garde-frontière. Un pylône de radio y a été installé. Peu après ce fut un dépôt d'un magasin de pain. Plus tard la toute première construction de Blagovechtchensk a été détruite « sous les yeux » de « sa sœur » en bois, démolie, elle aussi, en 1980.

Les constructions les plus importantes pur Blagovechtchensk ont été reconstruites par ses habitants au début du XXIe siècle. Les « nouvelles » cathédrale et l'église sont situées un peu autrement mais presque au même emplacement que leurs ancêtres.

Cet article est le premier de la série de publications dans le cadre de collaboration de « Salut ! Ça va ? » avec le projet historico-culturel « Samyi-samyi Blagovechtchensk » (« Самый-самый Благовещенск »). Il s'agit d'un quest, dont le concept est créé et réalisé par Yana Starodub-Afanasiyeva, jeune dramaturge, metteur-en-scène, enseignante, née et grandi à Blagovechtchensk. Son amour pour sa ville natale fait qu'elle y revient régulièrement et y consacre ses plus beaux projets culturels. Ce dernier, « Samyi-samyi Blagovechtchensk » permet de découvrir les faits et les gens les plus exceptionnels dans l'histoire de la ville, ceux qui ont fait sa gloire au niveau national et voir mondial. Ces faits et ces gens méconnus ou oubliés passionnent chacun qui les découvre en se mettant à jouer au « quest. » Son objectif est que les joueurs se promènent, en familles ou entre les amis, une carte à la main, à travers la ville tout en répondant aux questions et en apprenant une multitude des faits intéressants sur Blagovechtchensk. Yana continue ses recherches et élabore de nouveaux itinéraires, et nous avons décidé de partager avec nos lecteurs ses découvertes.

Le projet est déjà devenu lauréat des concours nationaux. Il a obtenu une subvention de la part de la Fondation du Président de la Fédération de Russie. Et il est reconnu comme le meilleur projet d'éducation de Russie au concours « Pour l'action morale de professeur », réalisé sous le patronat du Patriarche Cyrille de Moscou et de toute la Russie.

Traduit par Olga Kukharenko

Rue Nikolskaya à Blagovechtchensk, fin du XIXe - début du XXe siècle



Jardin d'enfant №23 dans l'ancienne église Saint-Nikolay.



→ samyi_samyi_blg@mail.ru

→ [@samyi_samyi_blg](https://www.instagram.com/samyi_samyi_blg)



Articles dans le journal régional «Amourskaya pravda» (janvier 1930) annonçant l'enlèvement des croix, couples et cloches de l'église Saint-Nikolay et la cathédrale de l'Intercession.

Fort Bregille à Besançon



**GLEB
HABRYIANCHYK**
LYCÉE LOUIS
PERGAUD
Besançon (France)

Je suis élève du lycée Louis Pergaud à Besançon. Originaire du Belarus, j'habite en France depuis moins qu'un an. Et je découvre avec curiosité les beautés de la région de Franche-Comté.

Il y a un endroit qui a surtout touché mon cœur. Il se trouve sur la plus haute colline qui entoure la vieille ville française de Besançon. C'est une forteresse qui se situe à 446 mètres d'altitude, c'était autrefois précisément une fortification militaire. C'est un très bel endroit, en service, mais quelque peu en ruine, ce qui en fait un lieu à visiter très intéressant.

Ce bâtiment a été construit entre 1820 et 1832. Actuellement, le fort est un commissariat de po-

lice, c'est-à-dire que ses fonctions n'ont pratiquement pas changé et que l'entrée pour les touristes est interdite. Mais ne vous inquiétez pas ! Tout le charme de ce lieu réside dans son panorama ouvert sur toute la ville et ses environs, visible en grimpant sur l'un des murs. Ce fort est le plus grand des sept qui entourent Besançon.

La vue est tout simplement magnifique. De cet endroit, vous pouvez voir toute la vieille ville et ce qui est encore plus intéressant, c'est que vous pouvez apercevoir la citadelle, ses tours et son entrée. Idéalement, vous devez avoir des jumelles, pour tout observer comme il faut, si vous n'en avez pas, les photos que vous prendrez depuis cet endroit seront tout simplement magiques.

Mais il n'y a pas que la vue sur la ville qui peut vous surprendre ! En marchant autour des hauts murs du fort, vous pourrez imaginer la vie qui a eu lieu pendant la construction, la guerre ou les périodes plus tranquilles de l'existence de la forteresse.

En regardant l'escalier à moitié détruit, je vois des silhouettes qui montent les escaliers. En regardant les trous de fusil dans les murs, j'imagine comment les archers tirent sur leurs ennemis.

La colline est riche pas seulement d'un fort sur son sommet, il y a aussi une belle forêt et un « Grand désert ». Lorsque vous visitez cet endroit, vous pouvez rencontrer beaucoup de personnes qui font du sport. Pas loin du fort et du « désert », il y a un parc avec divers équipements sportifs situés comme suit : au tout début du parcours, le panneau indique un exercice qui doit être exécuté jusqu'au prochain panneau. En effectuant cet exercice, vous parviendrez aux tâches suivantes : sauter, tirer, appuyer, etc. Après avoir parcouru tout le chemin, vous terminerez par une séance d'entraînement à part entière au grand air, entouré d'une nature magnifique et d'une vue imprenable sur la ville de Besançon.

→ gobriochik@gmail.com



L'ancienne mosquée EL ATIQ: un patrimoine à préserver

LA MOSQUÉE DITE « EL ATIQ » EST LA PLUS ANCIENNE MOSQUÉE SUR DE LA LOCALITÉ D'AMMI MOUSSA VOIRE L'OUERSNIS.



ADAM NEBBAH
Elève du collège
Houari Boumediene
à Ammi-Moussa,
Wilaya Relizane
(Algérie)

Construite pendant la période coloniale environ 1873, cet édifice de culte musulman est mis en service en 1878 pour permettre aux habitants indigènes de faire la prière et apprendre le Coran.

Après son inauguration, et tout au long des années suivantes, ce monument important dans la région voit son architecture évoluer et s'agrandir dans la mesure où il devient par la suite, et surtout après l'indépendance, un centre d'enseignement et une première école traditionnelle arabophone qui a donné naissance à plusieurs instituteurs de langue arabe sous la direction de chikh Boualem un Imam très réputé dans la région.

Cette œuvre architecturale fut construite sur une surface de 728m² et se compose d'une salle de prière, d'une salle destinée à l'apprentissage du Coran, d'une salle réservée à l'Imam ainsi d'une cage d'escaliers pour accès à la terrasse et d'un préau.

De l'intérieur comme de l'extérieur, la mosquée EL ATIQ garde toujours sa splendeur après un siècle et plus de quarante ans, une richesse décorative dénote une immense force créatrice ; la décoration de ce sublime monument témoigne d'un grand art basé sur les principes et techniques de l'art musulman (colonne, coupole, arc ...) avec des motifs à base de fleurs des formes géométriques ou de calligraphie (écriture arabe).

A l'intérieur et dans la salle des prières, se trouvent des colonnes d'une extrême finesse et le Mihrab : une niche décorée dans le mur qui indique la Qibla la direction de la Mecque en Arabie. A côté du Mihrab, il y a le Minbar, une estrade pour le second appel à la prière de vendredi. En sortant de la salle des prières, on regagne la cour dans laquelle il y a l'espace réservé aux ablutions rituelles.

A l'extérieur et sur le toit au nord, se trouve le minaret qui se voit de loin, c'est une tour carrée qui sert à l'appel à la prière, et une coupole d'une grande délicatesse architecturale de forme octogonale.



A la fois centre religieux et sociale, la mosquée EL ATIQ est toujours restée un symbole de rassemblement et de cohésion en jouant un rôle primordial avant et après l'indépendance du pays pour la préservation des traditions et rites de la communauté musulmane dans la région.

→ nounou_bdz@yahoo.fr



Ardèche mon amour

CET ÉTÉ (ET APRÈS L'AUTOMNE) JE ME SUIS RASSURÉE DANS L'IDÉE QUE LES MEILLEURS VOYAGES SONT TOUJOURS SPONTANÉS.



**DARIA
TIKHOMIROVA**
Moscou (Russie)

En août j'ai eu de la chance de découvrir l'Ardèche et, comme ça m'arrive toujours, d'y laisser une partie de mon cœur. Ma décision d'aller en Ardèche était tout à fait spontanée : après presque 3 mois au lit suite à l'opération de genou, j'avais besoin d'un souffle d'air pur. L'air ardéchois me paraissait une solution idéale surtout parce que mes amis Daniel et Zsuzsa, qui se sont installés dans la région depuis quelques années, m'invitaient à leur rendre visite et m'envoyaient toujours des « teezers ».

Comme beaucoup de trésors du monde, cette belle région n'est pas facilement accessible. Afin d'y accéder j'ai pris l'avion Moscou-Minsk-Genève, puis le train Genève-Grenoble-Valence-Montélimar. Mes amis étaient venus me chercher à Montélimar pour qu'on continue le voyage en voiture jusqu'à Villaret. Ce petit village montagneux fait partie de Montselgues - une commune française située dans le département de l'Ardèche, en région Auvergne-Rhône-

Alpes. Le village de Montselgues est situé sur le plateau de Montselgues situé à 1 020 mètres d'altitude.

Ici on est face à la nature presque vierge - Montselgues fait partie de la zone périphérique du parc national de Cévennes et du parc naturel régional des Monts d'Ardèche. L'influence humaine est pratiquement inexistante, ce qui m'a beaucoup surpris : l'existence de la nature sauvage en Russie ne surprend personne car le territoire est vaste, les distances sont énormes, mais c'est moins facilement imaginable d'y penser en France où chaque coin de la Terre est censé d'être peuplé et cultivé.

Les membres de la commune ne sont pas nombreux : selon les données statistiques de 2015, Montselgues compte 87 habitants et la population continue à diminuer.

Malgré cette tendance, il y a les gens qui cherchent à s'installer dans la commune. Parmi les gens que j'ai rencontrés il y a un jeune boulanger qui s'appelle Jean-Marie. L'histoire de son déménagement à Montselgues m'a beaucoup fascinée : cet homme jeune, qui travaillait à Marseille en tant qu'ingénieur dans une grosse entreprise, a décidé d'essayer de faire quelque chose de différent dans la vie. Après avoir appris son projet, un ami lui a proposé de venir en Ardèche pour garder des brebis car il n'y avait personne pour faire ça. La

première réaction était un refus total car une idée de tout abandonner tout d'un coup pour s'occuper des brebis paraissait complètement folle. Néanmoins, après avoir réfléchi quelques jours, Jean-Marie a accepté la proposition. Au tout début il n'était pas facile à s'habituer à une nouvelle façon de vie aussi différente du mode de vie dans une grande ville. Jean-Marie était en recherche d'un travail qu'il aurait pu aimer. Finalement, il était apparu évident qu'il n'y avait pas de boulanger dans la commune et Jean-Marie a appris une nouvelle profession avec beaucoup d'enthousiasme et continue toujours cette activité.

Jean-Marie - boulanger, 44 ans : « Ça fait 5 ans que j'habite en Ardèche. Je suis arrivé en juillet 2013. Ce qui me plaît ici notamment au niveau des relations humaines c'est que j'habite une commune qui est restée assez paysanne avec un esprit agricole fort. La plupart des gens qui vivent ici vivent de l'élevage de vaches, chèvres, brebis. Il y a encore des anciennes personnes de plus que 80 ans qui sont nées dans les années 30 et qui ont vécu complètement autre chose : la ruralité quand il n'y avait pas de routes, pas d'électricité, pas de téléphones, ils faisaient tout à la main, ils produisaient la plupart de leur nourriture et celle de leurs bêtes ainsi que leurs vêtements. C'était une autre vie. Le fait d'avoir



Retourner habiter en ville ? S'il faut le faire un jour pour une raison ou pour une autre, je pourrais toujours, mais c'est vrai qu'ici je me suis vraiment connecté à la nature et je me sens bien ainsi aujourd'hui. Peut-être plus tard, on ne sait jamais, on a envie de se retrouver au milieu de plus d'agitation, mais je ne me vois vraiment pas dans une ville, même dans un village. Je pense que j'aurais un peu de mal. J'aime bien mon isolement qui me rend proche de la nature et de moi-même...et donc des autres ! »

Les membres de la commune sont assez autonomes : ils produisent pour satisfaire leurs propres besoins.

En ce qui concerne les besoins culturels, ils me paraissent être bien satisfaits aussi. J'étais surprise de découvrir que la vie culturelle de cette petite commune est aussi intéressante. Par exemple, le jour de mon arrivée à Villaret, il y avait une séance de cinéma open air. Je me souviens que cette nouvelle m'avait beaucoup fascinée et je voulais absolument y aller malgré la fatigue après un long voyage. Mes amis m'ont expliqué que c'était l'idée de l'ancien réalisateur qui s'était installé dans la commune. Pour contribuer à la vie culturelle de la commune il a commencé à inviter ses voisins chez lui de temps en temps pour regarder des films ensemble et en discuter après autour de table. Chacun apporte des belles choses à manger et à boire pour le plaisir d'échanger : les gens parlent non seulement du film, mais aussi de leurs nouvelles, ils discutent d'autres idées, s'invitent les uns chez les autres.

L'autre jour j'étais invitée au théâtre. Pour imaginer ma réaction à cette invitation je vous propose de fermer les yeux et vous placer dans un endroit montagnard où on trouve des petits villages et des maisons au milieu de la nature vierge et sauvage. Parfois les toilettes et une douche (ou baignoire) sont dehors et tu regardes les étoiles allongées dans l'eau chaude venue directement de la source (pour la réchauffer il faut allumer le feu et patienter un peu). Alors, c'est bien une invitation au théâtre que vous attendez



encore la chance d'être en contact avec cette génération qui disparaît c'est quelque chose d'extrêmement fort qui m'a beaucoup aidé à bien connaître le pays et à l'apprécier.

Au niveau des relations humaines, il y a une diversité des parcours des gens qui sont venus d'habiter ici, la diversité du mode de penser qui est très variée. Il y a une richesse dans les échanges qui est extraordinaire. Quand j'étais en ville je travaillais dans une entreprise : on était nombreux et tous

les collègues avaient tous à peu près le même niveau de vie, tous vivaient de la même manière. Je ne trouvais pas cette richesse là-bas. C'est beaucoup plus dilué, dans la ville. Il y a une grande diversité aussi, mais elle ne rentre pas forcément en contact. C'est une chose importante pour moi avec les gens qui font des choses différentes : de l'artisanal, de l'alimentation. Chacun recherche sa place, on n'est pas très nombreux.





le moins ici. Bien sûr que je l'avais acceptée avec les yeux grands ouverts. Alors, le théâtre : il existe une tendance d'exécuter l'action culturelle dans les lieux qui ont été exploités pour d'autres besoins avant. Prenons comme exemples le théâtre Dijon Bourgogne dans le bâtiment de l'ancienne église ou bien le musée des Abattoirs à Toulouse.

Le théâtre ardéchois où j'étais invitée se situe dans l'ancienne étable de brebis. La construction respirait si on peut dire ainsi : les travaux n'ont pas été terminés et le ciel aux étoiles était bien visible derrière l'actrice qui racontait l'histoire de ses voyages autour du monde. On sentait les souffles de vent. Les gens étaient bien nombreux : ils étaient assis autour des petites tables, buvant du vin ou bien du chocolat chaud. Tout a été décoré avec des guirlandes. Il me manque des mots pour décrire cette ambiance miraculeuse là-dedans.

Je ne me suis pas trompée : l'air ardéchois et l'accueil aussi chaleureux de mes chers amis Daniel et Zsuzsa m'ont fait du bien. J'ai très envie de revenir et continuer à explorer ce morceau de Terre Magique.

→ tikhomirova.daria@gmail.com



Haoua Traore : « Le courage de mes élèves m'inspire ! »



ELENA SEYITMEDOVA
Enseignante
à Tsiolkovski
Région Amourskaya
(Russie)

Nous vous présentons aujourd'hui le portrait pédagogique d'une enseignante à un très grand cœur - Haoua TRAORE. Elle est professeur de français au lycée Notre Dame du Niger au Mali Bamako. Elle partage avec nous son grand amour pour le métier pédagogique et nous apprend à garder courage et enthousiasme quelque dures que soient les conditions du travail. Mais donnons-lui la parole !

Quand et pourquoi avez-vous décidé de devenir professeur ?

C'est l'amour, depuis l'enfance, j'ai toujours admiré les enseignantes qui étaient les femmes coquettes et respectés du village. On pouvait sentir de loin l'odeur de leur parfum, elles étaient différentes des autres femmes du village. Elles n'étaient pas nombreuses à l'époque dans l'enseignement, ce qui faisait d'elles des personnes uniques à leur genre. Tout bon exemple était pris sur elles et tous étaient fiers d'elles. C'est depuis cette époque que je suis tombée amoureuse de ce métier, je voulais devenir un jour comme Mme Salimata Coulibaly, ma maîtresse de première année, même si elle était un peu sévère, je vous avoue que je l'adorais.

A l'époque c'était le fouet, le symbole, on n'avait pas le droit de parler dans la langue maternelle, le français était obligatoire dans



la classe y compris dans la cour de l'école, on préférait être muet ou muette dans la cour pour ne pas porter le symbole car si tu parlais dans ta langue le symbole était mis à ton cou. Seules les maîtresses et les maîtres parlaient parfaitement le français comme les blancs et elles connaissaient le secret de tout, car elles étaient les seules personnes à écrire et à lire toutes les lettres du village.

Mais malgré le fouet et le symbole on n'était pas peu fières d'être écolière car tous les jeunes garçons n'avaient pas cette chance à plus forte raison une fille. A Daboura un tout petit village du Burkina où mes grands-parents s'étaient réfugiés pour échapper à la guerre Mali Burkina, c'est là où j'ai vécu mon enfance, on n'avait



qu'une seule école de la première année à la sixième année et seules quelques trois ou cinq filles se trouvaient dans les classes. C'est tout cela qui m'a motivée pour être ce que suis aujourd'hui PROFESSEUR de français, parler comme les blancs et comme ma maîtresse.

Quelles formations avez-vous suivie ?

Après le BAC cinq ans plus tard je suis allée à l'Institut de Formation des Maîtres (IFM). Après l'obtention de ce diplôme j'ai commencé à enseigner en primaire. Après trois ans d'enseignement et de formation en primaire, j'ai passé le test pour aller au fondamentale du fondamental j'ai encore fait le concours d'entrée à l'université après six ans d'enseignement au fondamental. A l'université j'ai fait une maîtrise en linguistique et actuellement je prépare un master en langue et culture nationale à l'École Normale Supérieure de Bamako, dont la soutenance est prévue pour juin 2019 s'il plaît à Dieu. Au cours de ce cycle universitaire j'ai continué à enseigner, je donnais des cours aux femmes, aux jeunes filles et jeunes garçons analphabètes de mon quartier. Actuellement je continue de donner des cours au lycée notre Dame du Niger de Bamako et aux personnes analphabètes du quartier.

Qu'est-ce qui vous enchante dans ce métier ?

C'est la noblesse, la valeur et

surtout la diversité de mon public. Je travaille avec les enfants, les jeunes filles garçons adolescents et les adultes. Chaque groupe me donne la possibilité de vivre ou de revivre des moments magiques. Avec les enfants, quand je les vois se mettre en rang devant l'entrée avant de rentrer en classe je me rappelle de mes premiers instants à l'école. Avec les adolescents je me retrouve dans ma jeunesse, avec les adultes je me pose une multitude de questions, comme, par exemple, si je n'avais pas eu la chance d'être instruite comment serais-je aujourd'hui ? Est-ce que j'aurais eu le courage d'apprendre à cet âge ? Le plus important est de chercher à savoir le talent qui se cache derrière chaque apprenant car ils ont tous un talent qu'il faut découvrir. J'aime bien tout mon public et c'est avec plaisir que je m'adonne à ce métier de professeur.

Qu'est-ce qui vous semble le plus important dans votre travail avec les enfants ?

C'est l'amour du métier, la joie de voir les enfants tous les jours, la communication mutuelle et la compréhension entre nous. Bien que j'aie vécu une enfance différente de la leur, j'arrive à les comprendre, à leur transmettre mon savoir sans avoir recours au fouet à leur apprendre à parler le français sans utiliser le symbole. Avec les enfants il faut beaucoup de patience, de motivation et d'amour.

Il faut changer les méthodes, les techniques et procéder à beaucoup d'activités. Avec les enfants il faut trouver les mots et les gestes juste pour les encourager et leur donner le goût de l'apprentissage. Toujours penser aux mots et aux gestes qui vous ont blessé quand vous aviez leur âge pour ne pas faire les mêmes erreurs. C'est tout ce qui est important dans notre travail.

Comment arrivez-vous à motiver vos élèves à l'apprentissage du français ?

Les récitations, les chants et les dialogues sont mes armes pour apprendre le français aux enfants. J'utilise les récitations pour les adolescents car chez nous au Mali ce n'est pas comme en Europe la langue d'éducation est le français depuis la première année, mais on arrive au lycée sans pouvoir s'exprimer en français courant et même souvent jusqu'à l'université on n'arrive pas à s'exprimer en français courant. Ce handicap dans l'apprentissage du français est dû au nombre très élevé d'élèves dans les classes de 50 à 100 élèves et même plus dans certaines localités, au manque de matériel didactique innovante et au manque de formation pour les professeurs et les enseignants.

Avec le dialogue j'utilise des mots et des phrases très simples pour leur permettre de s'exprimer facilement entre eux. Les enfants aiment les chants et les récitations françaises, qui permettent d'enrichir le vocabulaire des apprenants et les amusent. Avec les adultes j'organise des dialogues avec l'utilisation des mots qu'on emploie quotidiennement à la maison au marché dans les champs etc. Par ma façon de parler français j'essaie de donner l'envie à mes apprenants de vouloir s'exprimer comme moi dans le futur. Je les sensibilise en leur démontrant que tout le monde peut parler français s'il le veut, on a une tendance chez nous à penser que le français est fait pour les familles riches et les enfants des riches. J'essaie d'effacer cette vision dans les têtes.

Qu'est-ce qui vous inspire et vous encourage le plus dans votre travail ?

C'est le courage de mes ap-

prenants. La plupart d'entre eux viennent de très loin, ils marchent des kilomètres et le plus souvent sans prendre le petit déjeuner pour venir à l'école, pour apprendre à lire et écrire le français. Quand je les vois réussir des étapes en français, quand je les entends prononcer des mots comme « missier » pour dire « monsieur », « ze » pour dire « je », des phrases comme « ze vois pas mon sambara » pour dire que : « je ne vois pas mes chaussures », « zais faim ze vé manzé » pour dire que : « j'ai faim je veux manger » tous ces efforts qu'ils fournissent m'inspirent et me donnent plus de courage. Quand je pense que d'autres professeurs se sont motivés pour que je devienne ce que je suis aujourd'hui, je ne peux que prendre du courage.

Le métier de professeur n'est pas facile. Rencontrez-vous des difficultés ?

Mes difficultés dans mon métier ne se trouvent pas du côté de mes élèves mais du côté des matériels didactiques adéquats pour préparer mes leçons, les matériels qui permettent aux enfants de s'épanouir de s'amuser tout en apprenant à parler le français entre eux comme les jeux par exemple.

L'état des classes n'est pas souvent très approprié. Une classe sans électricité et sans ventilateur avec un effectif de cinquante à cent élèves dans un pays où il fait très chaud. Le manque de livres pour

les élèves qui n'ont pas les moyens pour les acheter, le manque de salles pour diminuer les effectifs d'élèves dans les classes. Mes difficultés c'est aussi le manque d'opportunité de formation continue, de formation de perfectionnement et du salaire très bas 180 à 200 euros par mois.

Avez-vous vécu des moments où vous vouliez changer de travail, abandonner cette profession ?

Non, je n'ai jamais pensé à quitter cette profession, malgré les difficultés que traverse mon pays actuellement. Au contraire, j'aimerais bien aider mon pays à surmonter cette crise pour que les enfants du nord Mali (Gao Tombouctou, Kidal, Ménaka, etc.) puissent reprendre les cours. Malgré la situation économique difficile, l'insécurité sociale, j'adore mon travail. Je veux au contraire explorer d'autres horizons, d'autres pays et surtout l'Europe pour rencontrer d'autres professeurs et d'autres élèves différents de ceux de mon pays.

Vous pouvez dire que vous êtes heureuse dans votre métier ?

Oui, je suis heureuse dans mon métier ! Je cherche toujours à me perfectionner en lisant. Mais j'aimerais avoir la chance de me former davantage, d'avoir des stages de formations. Même quand j'ai des soucis une fois arrivée à l'école j'oublie tout, j'ai fait un bon choix, enseigner c'est ça ma profession.

Un événement que vous n'oublierez jamais ?

Quand j'étais au lycée un concours de lecture a été lancé et j'ai remporté le premier prix avec douze dictionnaires que j'ai remis à l'école. En 2018 j'ai remporté le premier prix du concours d'innovation pédagogique ce qui m'a permis pour la pre-

mière fois de monter dans un avion et d'aller en France pour l'université d'été BELC de Nantes. Tous mes élèves étaient très fiers de moi.

Un élève qui vous a marqué le plus ?

J'ai plusieurs élèves qui m'ont marqué par leur courage et leur amour pour l'apprentissage du français, mais l'un d'entre eux du nom d'Amadou m'a fait pleurer. Chez nous il y a des enfants qui quittent le village pour venir travailler en ville, en général se sont des enfants qui n'ont pas eu la chance d'être scolarisé et moi je regroupe ces enfants pour leur apprendre à lire et à écrire en français. Un jour l'un d'entre eux me demande de l'inscrire aux cours du jour et il m'a supplié de l'aider. J'ai pleuré car je ne pouvais rien faire pour lui, il n'avait pas d'acte de naissance et son âge de scolarisation au cours du jour était dépassé, puisqu'il avait le même âge que ma première fille déjà lycéenne. J'ai fait tout mon possible mais j'étais impuissante face à son problème.

Qu'est-ce que vous faites pour réussir dans votre métier ?

Je me perfectionne, je lis beaucoup, je fais des échanges avec mes collègues sur les méthodes et les approches didactiques. Je fais des recherches et je pose beaucoup de questions aux anciens professeurs. Je récompense toujours les meilleurs élèves avec de petites choses de rien du tout comme un crayon, un bic, un cahier et souvent avec des bonbons, mais cela donne beaucoup de courage et motivation aux élèves.

Votre plus grand rêve de professeur ?

Mon plus grand rêve de professeur est de me voir un jour dans ma propre école et de donner l'opportunité aux enfants comme Amadou de suivre les cours du jour, de publier un jour mon roman sur ma vie d'écolier au village. Enfin de soutenir une thèse en ingénierie de l'enseignement dans un pays européen.

Je vous remercie !



→ elena_urievna64@mail.ru

Journée de la langue française : on apprend en s'amusant

LA JOURNÉE DE LA LANGUE FRANÇAISE EST UN ÉVÈNEMENT TRADITIONNEL POUR LES ÉTUDIANTS DE LA FACULTÉ DES LANGUES ÉTRANGÈRES DE NOTRE UNIVERSITÉ.



ALEXANDRA GORDIYCHUK
Étudiante
Université
pédagogique
Blagovetchtchensk
(Russie)

Cette fois-ci nous avons organisé une grande tournée des régions de France. L'histoire, la culture, l'architecture, la gastronomie, les coins magiques de Provence, d'Occitanie, d'Île-de-France et de Bretagne étaient présentés sous les angles différents dans des formes diverses. Les étudiantes de la 4^{ème} année ont choisi la Fête des Voisins pour montrer la multiculturalité des quartiers de Paris, capitale de l'Île-de-France. Les participantes ont bien réussi à transmettre l'ambiance cosmopolite de la région et ont terminé la présentation avec la chanson « A Paris » de Riff Cohen et les danses caractéristiques des voisins français, chinois, juifs, arabes, slaves et africains.

Les étudiantes de la 2^{ème} année ont décrit en détails les particularités de l'Occitanie : les gens célèbres, les monuments architecturaux, la cuisine de ce coin de France. Elles ont même chanté

l'hymne de la région « Se canta » en occitan.

La Bretagne est une région fantastique liée aux légendes mythiques sur le Roi Arthur et les druides, un endroit merveilleux pour les amateurs des paysages naturels et des côtes atlantiques, les coutumes de ses habitants. La présentation des étudiants de la 3^{ème} année a découvert toute cette féerie de beauté. Il était prévu à la fin un petit concours pour savoir si les spectateurs avaient été bien attentifs lors de la présentation. Ceux qui ont bien répondu ont reçu des petits cadeaux sucrés.

Les dernières étaient les étudiantes de la première année avec la présentation de la région Provence – Alpes – Côte d'Azur. Déguisées en Tartarin de Tarascon elles ont présenté l'histoire et la culture provençale, raconté la légende de Sainte-Marthe et de Tarasque. On a aussi fait connaissance avec les gens célèbres de la région et leurs œuvres, les plats régionaux et bien sûr on a senti l'odeur des fines herbes provençales car les jeunes filles ont organisé un petit quiz où les réponses correctes étaient marquées par des bouquets d'herbes aromatiques.

Après les prestations bien informatives et créatives les organisateurs de la soirée ont proposé aux

spectateurs – les lycéens du lycée 6 de Blago – de former une équipe adverse aux deux autres formées par les étudiants et d'accomplir un test sur les connaissances des régions françaises. En peu de temps les trois groupes ont déposé sur la carte de France les 13 régions avec leurs capitales et leurs particularités.



Tatiana Titaeva
Étudiante en 1^{ère} année

« J'étais très émue en me préparant à cet évènement car c'est ma première prestation en tant qu'étudiante. De plus je ne savais presque rien de l'histoire de la France avant d'entrer à l'Université pédagogique cette année. J'ai juste commencé à apprendre la langue et à comprendre la culture française. J'avais peur de parler auprès des étudiants plus expérimentés. Mais tout s'est très bien passé, cette soirée était aussi éducative que passionnante et intéressante. Je crois que c'était bien utile, nous pourrions nous servir de ces informations au cours de civilisation que nous aurons en deuxième semestre. J'ai surtout appré-

cié la présentation des étudiantes de la 4^{ème} année parce que c'était sous une forme inhabituelle – elles sont apparues en costumes des habitants de quartiers différents de Paris – c'était vraiment original et on avait envie de les écouter. J'ai aussi aimé les concours avec les cadeaux sucrés et je dois bien sûr mentionner les petits souvenirs de la part des professeurs – les autocollants de la carte de France. Ça nous aidera à apprendre les villes françaises. Je suis ravie d'avoir la possibilité à participer à cette fête ! »



Alina Kouziakina
Étudiante en 2^e année:

« Je crois que pour apprendre une langue étrangère, il est très important de connaître la culture et les traditions du pays, surtout si nous parlons d'un pays aussi pittoresque que la France où chaque région est unique à sa propre manière.

Lors de la Journée de la langue française les étudiants de la Faculté des langues étrangères, ainsi que les apprenants du 6^{ème} lycée de Blagovetchtchensk, ont pu non seulement se familiariser avec l'histoire de la France, la position géographique de ses régions, ses plats nationaux, son architecture, ses festivals, mais aussi se plonger dans l'atmosphère de la France elle-même. De la part des participants et du public je souhaite exprimer ma profonde gratitude aux organisateurs de l'événement qui nous ont donné l'occasion d'apprendre autant de choses nou-

velles et intéressantes dans une atmosphère chaleureuse et conviviale. Nous espérons sincèrement que notre faculté organisera autant d'événements de ce genre le plus souvent possible ! »



Christophor, enfant du Baïkal

CELA FAIT TRÈS LONGTEMPS QUE JE DÉSIRAIS ÉCRIRE POUR LES ENFANTS. C'EST EN PARCOURANT MES PHOTOS HIVERNALES DU LAC BAÏKAL QUE L'INSPIRATION A SURGI, COMME UNE ÉVIDENCE.



ROBERT VIEL-GLOTOFF
Écrivain
Dijon (France)

Sur l'instant, la trame a noirci le papier afin que l'inspiration ne s'envole pas et en une semaine, le texte était pratiquement abouti, même si de nombreuses retouches sont apparues nécessaires au fil du temps. Un conte ne peut se faire sans dessins, c'est là que j'ai fait appel à un ami proche qui n'a jamais mis les pieds en Russie, encore moins en Sibérie. Qu'importe ! Je le couvrirai de livres, de photos, de récits et nous pourrons partir marcher ensemble sur la glace du lac Baïkal.

Son nom : Jeff Drouin, illustrateur de deux livres enfantins : « Le secret de la chouette de Dijon » « qui a été traduit en allemand, anglais et...espéranto et « Un fabuleux Noël à Dijon ». Sans réfléchir un seul instant, il a répondu favorablement à ma sollicitation. Dès notre accord conclu sous le signe de l'amitié, il m'a fallu l'imprégner, le façonner de ma Sibérie, de mon expérience de l'hiver sibérien, lui donner une âme russe en somme ! Cela s'est fait devant sa planche à dessins mais aussi sur les sentiers de randonnées, chaque jeudi matin, car la nature ouvre l'esprit, c'est bien connu ! Jeff, de la pointe de son crayon, réalisera une tren-

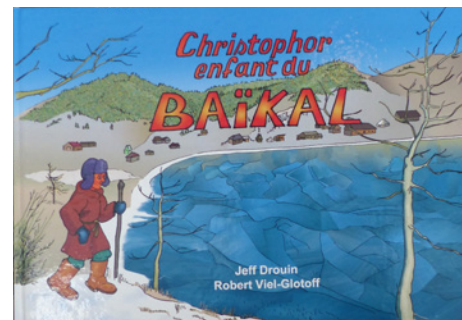
taine d'illustrations en couleurs qui vous feront voyager sur l'immensité du lac Baïkal, moi j'y apporterai des détails tout droit sortis de mes expériences sibériennes et de mes rencontres inopinées sur ce vaste territoire, si accueillant, si on veut bien se donner la peine de regarder en toute simplicité.

Sous le titre : « Christophor, enfant du Baïkal », notre conte retrace, de façon romancée, l'enfance de « Christophor Glotoff, l'homme du Baïkal », paru en mai 2008.

Dans ce conte pour enfants, de 7 à 77 ans, voire plus, tous les ingrédients d'un hiver interminable sont réunis avec, comme scène principale, le lac Baïkal gelé. Christophor, le grand frère, est accompagné d'Agrippine, sa petite sœur, l'âme sensible du conte et de Stéphane, le petit frère, gamin fanfaron, intrépide et turbulent. Bien entendu, Bourkan le dieu du Baïkal, est présent mais aussi les vagues gelées, hautes de plus de huit mètres, les crevasses, les traî-tresses sources d'eau chaude de Bargouzine. Les enfants affronteront dans ce désert gelé, des monstres de glace, le diable en personne et des personnages tout droit sortis des goulags...

C'est avant tout un conte original mais aussi un ouvrage à portée culturelle puisque nous y retrouvons : « Les Vieux Croyants », leur culture, leur vie si difficile, le chamanisme, les nerpas, des pêcheurs sur la glace, certains lieux mythiques du lac et les chevaux de la mythologie russe... « Chaque séquence a été travaillée afin que l'illustration colle à l'écrit et vice versa, c'est une invitation à la découverte d'un autre monde, une autre culture au-delà de l'Oural ! »

Pour les petits Français, il est enrichi d'une trentaine de mots en russe comme « babouchka », « pri-viet », « paka »,



« zvesda » ou encore « sabaka » pour ne citer qu'eux. Chaque mot, chaque dessin, chaque note en bas de page, dans le cours de l'action, renvoient à la vie rude des habitants, l'hiver ; ainsi, chacun en saura davantage sur « Le Vieux Baïkal », et sera incité à partir à sa rencontre...peut-être est-ce là, finalement, le but de ce conte : n'est-ce pas cela aussi, la magie du Baïkal ? Dans ce conte, vous l'aurez compris, tout est bien réel...sauf la magie bien entendu !

C'est aussi un hommage à tous mes amis et ma famille sibérienne qui m'ont si bien façonné pour devenir ce que je suis aujourd'hui.

L'illustrateur : Jeff Drouin

→ robertviel@orange.fr

→ drouin.jf@numericable.fr



Un conte français arrive en Bouriatie

LA JOURNÉE DE LA LANGUE FRANÇAISE EST UN ÉVÈNEMENT TRADITIONNEL POUR LES ÉTUDIANTS DE LA FACULTÉ DES LANGUES ÉTRANGÈRES DE NOTRE UNIVERSITÉ.



MARINA KORENEVA
Enseignante
à l'Université
Publique de
Bouriatie
Oulan-Oudé
(Russie)

L'année franco-russe des langues et des littératures touche à sa fin. Elle a été marquée par des manifestations culturelles diverses dans les deux pays. La Bourgogne, région française a mis au monde un conte russe, cependant son auteur est Français. C'est Robert Viel-Glottof qui a conçu l'idée du livre « Christophor enfant du Baïkal » et son compatriote Jeff Drouin a réalisé des illustrations en couleur.

Cet ouvrage remarquable est basé sur des faits réels. Il raconte la vie d'un gamin, Christophor, issu de la famille des vieux-croyants – des Semeiskie. Christophor est le père de Robert. Il est né et a grandi à Kouitoune, un « charmant petit village » situé sur la rive du lac Baïkal.

Dans ce livre pour enfants de 7 à 77 ans, des aventures fictives s'imbriquent dans des événements réels et vice versa. Les souvenirs enfantins du père de Robert se mêlent aux perceptions personnelles de celui-ci, de ses impressions reçues au cours de ses huit



voyages effectués en Bouriatie.

Le garçon Semeiskie, en passant par la routine de la vie quotidienne et en faisant face aux épreuves inhabituelles mais typiques pour des contes russes, rencontre des personnages mythiques tels que Babaïka, et Bourkhan, dieu bien-faisant du lac. Sur sa route, il est toujours accompagné de son ami fidèle, Sivko...

Né en France le conte russe fait un très long trajet jusqu'aux rives du lac Baïkal. Son arrivée en Bouriatie a marqué l'ouverture de la Semaine annuelle de la langue française à notre Université. Le programme de la Semaine comprend aussi une ex-

position de livres des auteurs et des écrivains francophones sur la Sibérie et la Bouriatie. Sans doute ce conte merveilleux et richement illustré va la couronner.

→ marinakor.63@gmail.com





ISBN 978-7061-4204-8

Disponible en librairie et sur www.pug.fr

262
QUESTIONS
POUR TESTER
VOS
CONNAISSANCES

Livret des réponses offert

- Quel est le seul mot français dont la première lettre change au pluriel ?
- Quel est le point commun entre les verbes "pleuvoir", "neiger" et "falloir" ?
- Mettez au pluriel : un jeu, un lieu, un bleu, un dieu.

➡ Chaque jour, 1 défi quotidien à relever en classe, en famille, entre amis !

➡ Chaque mois, partez à la découverte des plus beaux paysages de France.



Visualiser un extrait :



Un support, une palette d'activités :

- Exercices de grammaire, de vocabulaire, etc.
- Questions de culture générale
- Entraînement à la prononciation
- Cours de conversation
- Atelier d'écriture
- Thématique d'exposé



TOUS NIVEAUX